

## LA MOSKOVA: AMÈRE VICTOIRE

Koutousov peut être satisfait.

Son quartier-maître général, le colonel comte Toll, trente-cinq ans, vient de lui mettre sous les yeux les rapports établis par les officiers d'état-major envoyés en reconnaissance.

Ils ont accompli une très bonne besogne de repérage: aucun général en chef ne pourrait rêver position stratégique plus favorable que celle qu'ils viennent de lui signaler pour arrêter une armée: un petit massif de collines modestes dominant un village situé en un point par lequel Napoléon doit obligatoirement passer pour se diriger sur Moscou.

Pour le nouveau commandant en chef de l'armée russe, qui doit faire oublier les attermolements de son prédécesseur, l'enjeu est d'importance: il lui faut interdire aux Français la route de Moscou, car seule une victoire en ce lieu pourra empêcher Napoléon d'atteindre la capitale. Aussi Koutousov a-t-il apporté la plus grande vigilance à une bonne utilisation de sa position.

Visitons-la avant d'évacuer les lieux au moment de l'entrée des acteurs, dont beaucoup vont mourir, sur la scène.

Cette position, située à une trentaine de lieues de Moscou, est coupée en deux parties par la grande route joignant Smolensk à la capitale. Cette route passe également au milieu d'un petit village, qui va bientôt – comme sept années auparavant, un autre, tout aussi inconnu: Austerlitz – entrer tragiquement dans le grand annuaire de l'épopée. Il s'appelle Borodino. C'est le nom que les Russes donneront à cette bataille.

Le flanc droit de cette position s'appuie à une forêt située entre une rivière de cinq-cent deux kilomètres, productrice d'éponges fluviales et remplie de corps marins pétrifiés, la Moskova – c'est le nom que Napoléon donnera à sa victoire – et l'un de ses affluents, la Kolotscha, qui, sans être profonde, présente des bords extrêmement abrupts. Après avoir frôlé sur la droite la grande route Smolensk-Moscou, elle la coupe obliquement en tournant à gauche près de Borodino, suit des coteaux escarpés sur un peu moins de deux kilomètres et se jette dans la Moskova.

Le flanc gauche de la position russe se termine dans des bois de taillis près d'un autre village, Utitza, sur l'ancienne route de Ghjat à Mojaïsk par le village d'Ielna.

Le front de la position, qui se développe sur environ deux lieues, est couvert jusqu'à Borodino par la Kolotscha qui coule dans un ravin profond, et, plus loin, par le ruisseau de Séménovskoié, et par des bois.

Le terrain, incliné de la gauche vers la droite, présente, près du village de Schéwardino, quelques hauteurs assez modestes, à environ mille pas en avant du flanc gauche. S'ils parvenaient à s'en emparer, les Français pourraient, à partir de ce point, découvrir l'ensemble des positions russes et manœuvrer contre les flancs des colonnes en marche sur la grande route. Koutousov a donc fait construire, sur l'une des hauteurs, une redoute armée de douze pièces d'artillerie. Elle ne sera pas achevée lorsque débutera la bataille.

Près de la Moskova, et en avant de la forêt, le flanc droit de la position est protégé par trois retranchements séparés. Quant au passage de la Kolotscha, il est défendu par une forte batterie installée près du village de Gorki, situé sur la grande route de Smolensk. Cette batterie est couverte par une autre, à trois cent pieds au-dessous.

Au centre, sur une hauteur entre les villages de Borodino et de Séménovskoié (celui-ci a été détruit pour qu'il ne puisse servir de retranchement aux Français), une grande lunette – dans un système bastionné, c'est un ouvrage composé de deux faces et de deux flancs

constituant une position avancée – armée de vingt-quatre pièces de gros calibre. À cette dévoreuse de vies, les Français vont donner le nom de « Grande Redoute », les Russes celui du général chargé de sa défense, Rajewki. Cette redoute a pour mission d'empêcher les Français de franchir le ravin de Séménovskoié, de tenir sous son feu les bois de la rive du ruisseau du même nom et de défendre les abords de Borodino.

À la gauche du village, trois flèches, petits ouvrages avancés de forme triangulaire, couvrent les points les plus faibles de la position et protègent les troupes qui doivent occuper le ravin et les bois dans la direction du village d'Utitz. On les appelle les « flèches de Bagration », du nom de celui qui est chargé de leur défense, et qui est d'ailleurs propriétaire du terrain sur lequel va se dérouler la tragédie.

Dans cette région au relief plutôt découvert, le successeur de Barclay de Tolly a su faire le bon choix: celui d'un terrain accidenté, inégal et couverts de bois en plusieurs endroits, strié d'une petite rivière baignant des coteaux très escarpés. En revanche, et c'est le point faible du dispositif, sur la droite, les collines qui commandent Borodino sont moins abruptes, et la grande plaine qui s'étend de là jusqu'à l'ancienne route de Smolensk n'est sillonnée que de ravins faciles à franchir pour quiconque parviendra à s'emparer des redoutes couronnant les hauteurs.

Koutousov a établi son quartier général dans le village de Tatarinowo. Il a à ses côtés, son chef d'état-major le général Bennigsen (1), deux fois vaincu, et de belle manière, par Napoléon à Eylau puis à Friedland, et le colonel Toll, quartier-maître général. Alors que sa brusquerie rendait ses rapports houleux avec le très froid et compassé Barclay de Tolly auprès de qui il a assumé les mêmes fonctions, Toll, qui est un admirateur du général et théoricien Jomini et, selon Clausewitz, l'un des officiers les plus brillants et les plus instruits de l'état-major, s'entend parfaitement avec le nouveau commandant en chef de l'armée russe.

N'oublions pas Wilson, l'indicateur de Sa Majesté britannique.

Comme il apparaîtra souvent dans les pages à venir, présentons ce singulier personnage, dont le nom a été cité, déjà, à plusieurs reprises.

Né à Londres en 1777, Sir Robert Thomas Wilson a fait ses premières armes sur le continent – forcément – comme cornette, c'est à dire porte-étendard, au 15<sup>e</sup> *Light Dragoon*. Suivant l'étrange usage encore en vigueur dans l'armée anglaise, il « s'achète » un brevet de lieutenant-colonel au 19<sup>e</sup> *Light Dragoon*, qu'il échange contre le même poste au 20<sup>e</sup>. C'est en qualité de commissaire anglais auprès des forces russes qu'il assiste aux batailles de Pultusk, d'Eylau, d'Heilsberg et de Friedland.

En 1808, il est envoyé au Portugal pour organiser la légion portugaise, et, comme il a servi à la satisfaction de son roi, George III, celui-ci en fait l'un de ses aides de camp. Le 29 novembre 1811, Wilson, dont on dit qu'il aurait assisté à l'entrevue de Tilsit déguisé en cosaque pour obtenir des informations, est affecté à un « service spécial ». En d'autres termes, il devient espion – ce qui, en ce temps, est tenu, en France du moins, comme le dernier des métiers pour un officier. Antinapoléonien primaire – ce qui constitue un pléonasme pour tout individu de nationalité britannique – cette âme damnée de la résistance russe est considéré comme l'inspirateur, sur ordre de son gouvernement tout de même, du sinistre programme de dévastation organisée de leur propre pays par les Russes. Sir Robert est aussi un adversaire acharné de Koutousov contre lequel il ne va cesser d'entretenir, auprès du tsar, qui finira par le croire, une violente et sournoise campagne de dénigrement.

Résumons l'individu en disant que jamais la haine de l'Angleterre pour la France ne s'incarna avec plus de vigueur que dans la personne de Wilson. Étrangement, en 1815, il aidera à l'évasion de Lavalette, ex-directeur général des Postes impériales, ce qui lui vaudra, en retour, de séjourner trois mois dans une geôle bourbonnienne.

Pour le moment, Wilson espionne.

Il espionne Koutousov au profit de son gouvernement, et au profit du tsar, qui n'a aucune confiance dans son nouveau commandant en chef. Aussi Wilson envoie-t-il ses rapports à deux adresses à Saint-Pétersbourg: en premier lieu, à l'ambassade d'Angleterre où elles sont remises à l'ambassadeur, Lord Cathcart, puis au palais impérial. Et pour faire bonne mesure, Wilson, quand il le peut, surveille de près Alexandre, toujours suspect depuis ce fâcheux traité de Tilsit.

Non loin du quartier général, l'abbaye, presque totalement désertée, de Kolotskoï, où Koutousov s'est arrêté le 3 septembre, dresse ses grosses tours qui lui confèrent l'allure d'une ville fortifiée, souvenirs des temps de troubles où les maisons de Dieu pouvaient être transformées en places de guerre.

Les tuiles colorées qui les recouvrent décochent des traits de fausse gaieté sur le paysage lunaire qui l'entourne:

« Les Russes, écrit Labaume, se proposant de nous arrêter devant cette position, avaient dévasté d'une manière horrible toute la plaine où nous devons camper. Les blés en herbe avaient été coupés, les forêts abattues, les villages brûlés; enfin, nous n'avions rien à manger, rien pour faire vivre les chevaux, rien pour nous abriter. »

### *5 septembre*

Monté sur son cheval... *Moscou*, l'Empereur, qui a quitté Ghjat le 4 septembre à une heure de l'après-midi, inspecte les dispositions des Russes et les redoutes couvrant leurs positions. Ses maréchaux l'entourent.

Murat, avec l'avant-garde, s'est heurté à l'arrière-garde russe et l'a rejetée vers la redoute de Schéwardino. Cette redoute, qui protège la gauche russe, inquiète l'Empereur. Il a compris en un clin d'œil que c'est à droite de la Kolotscha qu'il faudra attaquer. Mais il y a un *hic* et de taille : la redoute de Schéwardino, qui interdit de déployer facilement des troupes dans la plaine. Griois, qui se trouve tout près de Napoléon, à portée donc de l'entendre dicter ses ordres, ne peut se retenir d'un sentiment d'admiration:

« Et c'était un seul homme, celui que je voyais, qui d'un seul mot faisait mouvoir ces terribles masses [quelque trois cent mille hommes sont face à face] et allait ordonner leur choc! »

La redoute a été bien pourvue. Il y a là, derrière les parapets, sous les ordres du lieutenant-général prince Gortchakov, une division russe, la 27<sup>e</sup>, du général Newerowki, cinq régiments de grenadiers de la division du prince de Mecklembourg, le 5<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied, deux bataillons de grenadiers du général prince Woronzov, deux régiments de dragons et la 2<sup>e</sup> division de cuirassiers.

C'est à la division du général Jean-Dominique Compans, quarante-trois ans, divisionnaire depuis Iéna, qu'échoit le redoutable honneur du premier choc de l'épisode titanique de la Moskova. Murat s'occupera de la cavalerie russe.

À cinq heures du soir, alors que le jour commence à tomber, les 25<sup>e</sup>, 57<sup>e</sup>, 61<sup>e</sup> et 111<sup>e</sup> de ligne appartenant au corps de Davout se lancent à l'assaut de la redoute. Griois apprécie en connaisseur: l'ardeur des troupes françaises, un ciel superbe et le soleil couchant qui se reflètent dans les fusils et sur les sabres, le reste de l'armée qui, de ses positions, suit les troupes « fières d'être appelées les premières à l'honneur de combattre et les accompagnait de ses acclamations », constituent un spectacle majestueux et émouvant.

Pour limiter ses pertes autant que faire se peut, Compans, avec toutes les pièces à sa disposition, commence par faire canonner la redoute, dont les boulets pulvérisent talus et palissades. Puis, c'est l'assaut par le 57<sup>e</sup> régiment du colonel Charrière, soutenu par deux

autres régiments. La première attaque est repoussée, et Compans reçoit une blessure au bras gauche. Pas question pour lui d'abandonner son poste – l'Empereur, l'armée entière le regardent, lui et ses hommes – aussi se contente-t-il d'un pansement sommaire avant de pousser une deuxième attaque sur l'arrière de la redoute, dont il gravit les pentes en compagnie du colonel Charrière, toujours en tête de son 57<sup>e</sup>.

À neuf du soir, la redoute, prise et reprise trois fois, reste entre les mains des hommes de Compans, mais ce succès a été acheté au prix d'un millier de vies françaises, et de trois ou quatre mille blessés, le double, dit-on, dans les rangs russes. Les survivants ont reflué « en désordre », écrit Labaume, vers le centre du plateau et le gros de leur armée.

Quant au colonel Charrière, il vient de gagner ses étoiles de général de brigade.

Du sommet de la redoute, Napoléon a maintenant une vision d'ensemble du dispositif russe.

Il peut voir, à droite et jusqu'à l'horizon, la forêt de Schéwardino dans laquelle il aperçoit une saignée: la grande route Smolensk-Moscou; devant lui, à environ mille deux cents mètres, trois flèches, et à moins de mille mètres du village de Sémenovskoié sacrifié par les Russes, et dont les ruines fument encore, une batterie découverte; à gauche, au sommet d'un monticule au confluent de la Kolotscha et d'un autre petit cours d'eau, la Sémenovskoïa, une grande batterie bastionnée; sur la chaussée, en avant du village de Gorki, deux coupures armées de canons, et enfin, entre la route et la Moskova, quelques redoutes, apparemment non achevées.

#### *Nuit du 5 au 6 septembre*

Le soir et le calme s'abaissent sur ce massacre préliminaire.

Les Russes, campés comme sur un amphithéâtre, s'installent pour la nuit.

Ils allument des feux infinis, dont la clarté symétrique donne à la colline un aspect enchanteur et, par contraste, révèle la désolation des bivouacs français, où le soldat, privé de bois, repose au milieu des ténèbres, n'ayant pour bercer ses incertitudes que les gémissements des blessés que l'on n'a pas eu le temps de relever ni de secourir.

Vers minuit, on annonce un officier d'ordonnance. L'Empereur le reçoit en tenue de nuit, y compris le bonnet *ad hoc*:

« Sire, les feux des Russes semblent moins nombreux qu'auparavant, et l'on voit les flammes s'éteindre sur plusieurs points et des postes avancés signalent avoir entendu un roulement sourd de tambour. »

« Cela n'est pas possible », s'écrie Napoléon, qui saute derechef hors de son lit et, sans prendre la peine d'enfiler les vêtements que Constant lui tend, il se précipite dehors, un manteau hâtivement jeté sur ses épaules.

La nuit est froide et humide...

L'Empereur saute en selle. Direction: la ligne des avant-postes russes pour reconnaître les positions ennemies et prendre ses dispositions d'attaque pour le lendemain. Ce qu'il voit le rassure. Les feux des bivouacs russes ont un peu pâli, mais les troupes sont toujours là, couronnant les crêtes en un vaste demi-cercle de près de deux lieues de développement, de la Moskova à l'ancienne route de Moscou.

Koutousov l'attend.

Il se rend compte immédiatement que la prise de la redoute de Schéwardino constitue une perte sensible pour les Russes: leur flanc gauche, déjà faible, est devenu encore plus vulnérable. C'est donc là que sera porté le premier coup de boutoir français.

Cette constatation faite, Napoléon va pouvoir donner ses instructions...

*6 septembre*

Après la nuit pluvieuse et froide, la journée s'annonce belle. Et calme. Chacun observe l'autre, et malgré la proximité des antagonistes, pas un coup de feu n'est tiré de part et d'autre. L'imminence, sans doute, d'une bataille de géants, qui rendrait inutile, et surtout absurde, toute attaque partielle de postes ou de patrouilles.

Pour Napoléon, levé avant l'aube, la journée va être particulièrement chargée.

D'abord, il effectue une reconnaissance au cours de laquelle il parcourt – sans autre escorte que Berthier, Eugène, deux officiers dont les noms ne sont pas précisés et l'officier du génie, Lejeune – le front de l'armée russe.

Napoléon étudie soigneusement les moyens d'aborder les Russes. Sueurs froides de son entourage, car les positions des uns et des autres sont si rapprochées – Lejeune note que les vedettes des deux adversaires sont à peine à une portée de pistolet, mais personne ne tire sur personne, car « la fatigue de la veille avait assoupi toutes les irritations. » – que l'Empereur est à la merci d'un parti de cosaques qui surgirait d'un bois, ou d'un des retranchements de la position ennemie.

Et c'est ce qui se produit.

Napoléon, qui marche en tête tombe sur une patrouille de cosaques. Premier mouvement de ces irréguliers: s'enfuir, comme ils le font toujours lorsqu'ils ne connaissent pas la force qui leur fait face. Mais voyant le petit groupe, visiblement isolé, tourner bride, les cosaques se lancent à la poursuite. La vitesse et l'agilité de leurs montures, qui surent franchir quelques barrières marquant des limites de propriétés, permirent à l'Empereur et à ses compagnons d'échapper à la capture.

Pas plus ému que cela, Napoléon ordonne à Lejeune de retourner sur les lieux pour faire un relevé topographique des positions russes.

La mission lui prendra la journée.

Revenu de son excursion, l'Empereur s'assure que les instructions qu'il a données pour édifier trois batteries couvertes d'épaulements en terre: à droite devant les trois flèches, au centre devant la grande redoute, une devant Borodino, sont en cours d'achèvement. Cent vingt pièces de l'artillerie de la Garde arment ces batteries – elles contrebattront les redoutes russes – et les généraux Éblé et Chasseloup-Laubat reçoivent instruction de construire des ponts de chevalets sur la Kolotscha pour permettre à l'armée de passer sur la rive droite.

Il dicte ensuite ses « Dispositions générales » pour la bataille:

« À la pointe du jour, les deux nouvelles batteries construites pendant la nuit au plateau du prince d'Eckmühl commenceront leur feu contre les deux batteries ennemies opposées.

« Au même moment, le général Pernetty, commandant l'artillerie du premier corps, avec les trente bouches à feu qui seront à la division Compans, et tous les obusiers des divisions Dessaix – qu'il ne faut pas confondre avec Desaix, héros de la journée de Marengo, le 14 juin 1800, où il trouva la mort - et Friant, qui se porteront en avant, commencera le feu et écrasera d'obus la batterie ennemie, qui, par ce moyen, aura contre elle 24 pièces de la Garde, 30 de la division Compans, et 8 des divisions Friant et Dessaix.

« Le général Foucher, commandant l'artillerie du troisième corps, se portera, avec tous les obusiers du troisième et du huitième, qui sont au nombre de seize, autour de la batterie qui bat la redoute de gauche, ce qui fera quarante bouches à feu contre cette batterie.

« Le général Sorbier sera prêt, au premier commandement, à se détacher avec tous les obusiers de la Garde, pour se porter sur l'une ou l'autre redoute.

Pendant cette canonnade, le prince Poniatowski se portera au village, vers la forêt, et tournera la position de l'ennemi.

« Le général Compans longera la forêt pour enlever la première redoute.

« Le combat ainsi engagé, les ordres seront donnés selon la disposition de l'ennemi.

« La canonnade de la gauche commencera au même moment que l'on entendra la canonnade de la droite. Une forte fusillade de tirailleurs sera engagée par la division Morand et par les divisions du vice-roi, aussitôt qu'ils verront l'attaque de la droite commencée. Le vice-roi s'emparera du village, débouchera, par ses trois ponts, sur la hauteur, dans le temps que les généraux Morand et Gérard déboucheront, sous les ordres du vice-roi, pour s'emparer de la redoute de l'ennemi et former la ligne de l'armée. Le tout se fera avec ordre et méthode, en ayant soin de tenir toujours une grande quantité de réserve.

« Signé NAPOLÉON. »

Puis, il se rend sur le lieu du combat de la veille.

Plusieurs maréchaux et commandants de corps d'armée accompagnent Napoléon. Parmi eux, Montbrun. Le héros de la charge célèbre du 30 novembre 1808 en Espagne, à Somosierra, qui ouvrit à l'Empereur la route de Madrid, n'a plus que vingt-quatre heures de vie devant lui.

Un boulet russe lui a donné rendez-vous demain.

Les abords de l'ouvrage vaincu, principalement les fossés et les revers des escarpements, sont recouverts de cadavres français et russes. À plusieurs endroits, les parapets ont été détruits par les pièces françaises. Les canons Russes sont renversés, leurs servants morts gisent à côté de leurs pièces.

Un régiment français, ou du moins ce qu'il en reste, se tient près de la redoute. C'est le 61<sup>e</sup>. Napoléon le passe en revue, et, avisant le colonel, lui demande:

« Mais où est donc votre troisième bataillon?

- Dans la redoute, Sire. »

L'Empereur regarde à l'intérieur de l'ouvrage et comprend ce que l'officier voulait exprimer: les soldats du bataillon fantôme sont bien là. Morts, ou désespérément blessés, aux côtés des grenadiers et des artilleurs russes.

Personne n'en a jamais douté dans la Grande Armée: le soldat russe ne refuse jamais le combat, et il se bat bien. Ce premier succès contre la redoute, qui vient confirmer ce sentiment général, laisse donc présager une lutte âpre pour la journée à venir.

### *Même jour, 9 heures du matin*

Grande surprise pour l'Empereur à son retour au quartier général,:

« Sire, M. de Bausset vient d'arriver de Paris. »

Bausset, le préfet du Palais impérial! Il doit sûrement apporter des nouvelles de Paris. De l'Impératrice. De son fils.

Effectivement, c'est bien Bausset qui vient d'arriver. Trente-sept jours de voyage depuis son départ de Saint-Cloud l'ont rendu moins pimpant qu'au palais des Tuileries, sur lequel il règne depuis 1805 – ce qui, effectivement, prédispose assez peu à la rude vie de guerrier.

Bausset remet les dépêches que lui a confiées Marie-Louise, et, ingénument, car il ne doute pas que Napoléon va différer de quelques jours l'ouverture de la précieuse caisse contenant le portrait, peint par Gérard, du rejeton tant désiré, lui demande ses ordres. Si Bausset connaît bien l'Empereur, il connaît bien mal le père du roi de Rome. En fait de différer, Napoléon fait immédiatement porter la caisse jusqu'à sa tente:

« Je ne puis, raconte Bausset, exprimer le plaisir que cette vue lui fit éprouver. Le regret de ne pouvoir serrer son fils contre son cœur fut la seule pensée qui vint troubler une jouissance aussi douce ».

Après l'avoir tenu longuement sur ses genoux, après l'avoir contemplé avec une tendresse non feinte, on l'entend murmurer :

« Ma bonne Louise ! C'est une attention charmante ! Le cher enfant ! »

Se rappelle-t-il en cet instant le moment cruel où l'enfant vint au monde ?

Se rappelle-t-il la question angoissée du médecin accoucheur, le docteur Dubois, l'informant que la vie de l'Impératrice étant en danger, il ne pouvait sauver la vie de l'enfant qu'au prix de celle de la mère ?

Mais sa réponse au médecin, sans l'ombre d'une hésitation, Napoléon s'en souvient comme si elle était d'hier :

« Ne pensez qu'à la mère, c'est son droit ! La nature n'a pas de lois. »

Peut-être, en cette veille d'une bataille de géants qui va voir des dizaines de milliers d'hommes se battre à mort, préfère-t-il reléguer dans le fond secret de sa mémoire l'affreuse opération du forceps, épreuve terrible que les femmes sont parfois obligées de subir, et dont il n'avait pu supporter la vue que quelques instants avant de se retirer, rapporte un témoin, « pâle comme la mort », après avoir lâché la main de Marie-Louise qu'il tenait serrée dans les siennes.

Sept longues minutes, l'enfant était resté sans donner signe de vie. Le croyant mort-né, sans dire un mot, il ne s'était plus occupé que de l'Impératrice.

Mais quand l'enfant avait enfin poussé un cri, il était allé l'embrasser, tandis que le canon tonnait pour annoncer la nouvelle aux Parisiens.

Pendant que ses soldats se préparent à l'affrontement, se souvient-il de ces « grosses larmes qui roulaient sur ses joues », tandis que, placé derrière un rideau, à l'une des croisées de la chambre de l'Impératrice, il prenait part au spectacle de l'ivresse populaire ?

Tiré de ses pensées intimes par les ordres à donner, il fait poser le portrait sur une table à l'extérieur de sa tente, bien à la vue des soldats de la Garde au milieu desquels il a installé son bivouac, et, raconte Constant, « il n'y avait rien de plus touchant et de plus grave en même temps que ces vieux soldats qui se découvraient avec respect devant cette image où ils cherchaient à retrouver quelques-uns des grands traits de Napoléon ».

Mais chef de guerre en même temps que père, l'Empereur dit, en regardant tous ces fidèles qui se recueillent devant son fils :

« Messieurs, si mon fils avait quinze ans, croyez qu'il serait ici au milieu de tant de braves autrement qu'en peinture. »

Le portrait restera exposé toute la journée du 6.

Puis Napoléon fait appeler Fain. Il lui dicte la proclamation, traditionnelle potion magique qui sera administrée aux troupes avant l'empoignade, mais il donne ordre qu'elle ne soit lue que demain. Et si Koutousov profitait de la nuit pour filer à l'anglaise ?

Soudain, venus du camp russe, des sons étranges comme ceux d'une armée qui se mettrait en marche s'insinuent jusqu'aux lignes françaises.

### *Camp russe*

Devant l'importance de l'enjeu, Koutousov, qui sait admirablement manier l'âme fruste du soldat russe – il se sert avec la même virtuosité de la plaisanterie leste et de la larme virile – a senti que le moment est venu de conditionner les dizaines de milliers de braves types que l'on a placés sous ses ordres. Et dans ces circonstances, rien ne vaut le recours aux bonnes

vieilles recettes qui ont fait leurs preuves depuis longtemps: la religion, fortement dosée de superstition. Comme en Espagne, la barbarie en moins.

Clergé en tête, une grande procession traverse les lignes russes. Les officiants portent, comme on portait en Espagne celle de Saragosse, la Vierge de Smolensk, prétendument échappée par un miracle prometteur aux flammes des incendies allumés, il va de soi, par les barbares napoléoniens.

Tolstoï a raconté cette procession du sacrifice:

« Les miliciens, les habitants du village, les terrassiers de la batterie, jetant là leurs bûches, coururent à la rencontre de la procession. En avant du cortège, sur la route poussiéreuse, l'infanterie marchait, tête nue, et tenant les fusils la crosse en l'air; derrière elle, on entendait les chants religieux. Puis venait le clergé dans ses vêtements sacerdotaux: un vieux prêtre, des diacres, des sacristains et des chantres. Des soldats et des officiers portaient une grande icône, au visage noirci, enchâssée dans un cadre d'argent; c'était la sainte image qu'on avait emportée de Smolensk et qui, depuis lors, suivait l'armée. A gauche, à droite, en avant, en arrière, marchait, courait et s'inclinait la foule des militaires. La procession atteignit enfin le plateau de la colline. Les porteurs de l'icône se relayèrent; les sacristains balancèrent leurs encensoirs et le *Te Deum* commença.

« Pierre avait aperçu quelques figures de connaissance, mais il ne s'y arrêta pas; toute son attention était attirée par l'expression recueillie que reflétaient les traits des soldats et des miliciens, qui contemplaient l'icône avec une fiévreuse exaltation... »

Koutouzov, qui inspectait les positions, arrive pendant la prière – si le libertin en lui n'attache aucun prix à ce folklore, le chef sait la portée symbolique de sa présence – et sa venue détourne un instant l'attention d'une partie de l'assistance, c'est-à-dire les généraux, soucieux d'être reconnus par le généralissime. Les soldats, eux, ont continué de prier:

« Les prières terminées, Koutouzov s'avança, s'agenouilla lourdement, s'inclina jusqu'à toucher la terre du front et fit ensuite de vains efforts, entravé par son obésité et sa faiblesse, pour se relever... Quand il eut enfin réussi à le faire, il avança les lèvres comme le font les enfants et baisa l'icône. Les généraux l'imitèrent, puis les officiers, et, après eux, les soldats et les miliciens, en se poussant et se bousculant les uns les autres. »

Spectacle qui fait dire au prince Galitzine – dont on peut aisément imaginer l'intérêt qu'il porte à ces pauvres diables sans autre existence légale que le registre de propriété de leur maître:

« Chacun se prépare avec recueillement à faire le sacrifice de sa vie à sa patrie et à son souverain. »

Ces sons, dont on ne pouvait appréhender l'origine, avaient jeté l'alarme dans le camp français. Napoléon ne s'était tranquilisé qu'en allant, en compagnie de Rapp et d'une mince escorte, se rendre compte *de visu* de l'origine de ce remue-ménage.

Malgré cette activité surhumaine, Napoléon ne parvient pas à chasser de son esprit les mauvaises nouvelles d'Espagne.

D'abord, la mort récente de l'une des grandes stars de la Garde Impériale, le général Dorsenne (4), connu dans l'armée comme « le beau Dorsenne »: blessé grièvement à Essling, le 22 mai 1809 le même jour que le maréchal Lannes, il occupait, malgré de violentes douleurs à la tête qui le torturaient depuis cette date, le poste crucial de commandant en chef de l'armée du Nord en Espagne, en remplacement de Bessières actuellement en Russie. Contraint de revenir à Paris pour y subir une trépanation (imaginons ce que devait être une trépanation à cette époque!), il venait de succomber des suites de l'intervention. Il avait trente-neuf ans.

Et voilà que vient d'arriver, d'Espagne justement, un aide de camp de Marmont, le capitaine Fabvier, avec une bien fâcheuse nouvelle : le maréchal a été sévèrement battu par

les Anglais de Wellington le 22 juillet aux Arapiles, près de Salamanque. Il a même été grièvement blessé à un bras, et, au moment du départ de Fabvier, les chirurgiens ignoraient encore s'ils pourraient lui éviter l'amputation.

Ces paroles ne parviennent pas à balayer l'émotion que l'Empereur a ressentie en contemplant le matin même, saisie par le pinceau de Gérard, cette innocence d'enfant, de son enfant, le roi de Rome, et le malheureux aide de camp, qui s'attend à se faire frotter les oreilles, est longuement retenu pour discuter des affaires de la Péninsule. Au beau milieu d'une campagne difficile, et à la veille d'une bataille dont tout, et notamment la détermination de l'adversaire, laisse présager qu'elle sera follement meurtrière, Napoléon se serait bien passé de l'annonce d'un revers. Mais, comme l'écrit joliment Ségur:

« La veille d'une bataille si incertaine, il se sentait disposé à l'indulgence pour une défaite. »

Quand une « affaire », selon la terminologie en vigueur dans la Grande Armée, est annoncée, elle suscite des sentiments divers, selon que l'on est une « vieille moustache » – appellation étrangère à l'âge de l'individu – ou un bleu, tout juste arrivé du foyer familial, qui n'a jamais entendu rugir la mort furieuse d'un champ de bataille.

Les vétérans, comme toujours avant une empoignade, sont fatalistes, voire un tantinet goguenards.

Certains d'entre eux, mais ils sont aujourd'hui peu nombreux, défient la mort depuis Austerlitz. Grande époque où l'on tuait beaucoup d'ennemis! Vite et bien. Où les Français tombaient si peu. Puis, étaient venus d'autres noms: Iéna, Eylau, Friedland, où la victoire s'achetait cher. Puis l'Espagne. Maudit pays où l'on avait moins de chance de périr dans un combat qui honore chacun des adversaires que de terminer scié vif entre deux planches par les guérilleros fanatisés jusqu'à la folie, sous l'œil hagard d'un moine à la bure maculée de sang, brandissant son crucifix comme un sabre, non pour bénir celui qui mourait dans les tourments, mais ses tortionnaires, car torturer à mort un soldat de Napoléon, c'était s'offrir une place de choix aux côtés du Créateur, qui n'en demandait certainement pas tant.

Alors, la Russie, ce n'est ni pire, ni mieux. Sauf qu'on y crève d'inanition ! Les hommes, comme les chevaux y « lisent souvent la gazette », selon l'une de ces nombreuses expressions pittoresques qui émaillent le « parler grognard ». Plus qu'ailleurs cependant, et pendant plus longtemps, et, sur le plan de la diète obligatoire, le troupier impérial en connaît un rayon!

Mais ces vétérans, avec un chef comme Napoléon, ne doutent pas de la victoire. Ils préparent et astiquent leurs armes avec autant de sérénité qu'ils le feraient pour passer la revue de l'Empereur aux Tuileries.

Tous ont perçu leur dotation de cinquante cartouches. Il s'agit maintenant de mettre le fusil – longueur: 1,53 m; poids de l'arme : 4 kilos 400, poids de la balle: 20 grammes – en condition de faire son office: démontage, lavage, séchage du canon, passage d'un linge gras sur les parties métalliques, vérification de la provision de pierres, et bien sûr, vérification de l'état de la « fourchette », c'est-à-dire de la baïonnette dans le jargon de la Grande Armée. C'est elle la reine des batailles.

Les cavaliers, eux, affilent, avec la petite scie très douce dont tout cavalier avisé ne se sépare jamais, la lame de leur sabre, droite pour la grosse cavalerie, courbe pour la légère. Et gare à ceux qui auront commis le sacrilège d'utiliser la pointe de cette arme noble pour griller un morceau de viande! Le moment de vérité venue, le sabre risque de n'être guère plus efficace qu'un vulgaire bâton. C'est le chantre quasi officiel de l'arme, Fortuné de Brack (5), qui l'affirme.

Les lanciers font de même avec le fer acéré de leur redoutable arme d'hast: un coup de lance bien dirigé est toujours mortel.

Quant aux artilleurs, ils inspectent, avec la minutie et la gravité qui sied aux représentants d'une arme savante, leurs provisions de boulets, l'état de leurs caissons, de leurs porte-feu, des forges de campagne, des affûts, de la lumière des tubes...

Les plus précautionneux – ou les plus pessimistes – préparent également du linge en cas de blessures, tandis que d'autres, soucieux de préserver l'avenir de leur famille, rédigent un testament. C'est Bourgogne qui note le fait.

On sait maintenant dans la troupe que la bataille est pour demain, et que l'on soit officier ou soldat, les sentiments se partagent entre l'angoisse et l'exaltation, avec un avantage certain à ce dernier sentiment.

De son propre aveu, Boulart, officier d'artillerie de la Garde, ressent la journée du 6 comme « longue et angoissante ». Aussi, comme il le fait souvent dans pareilles circonstances, consulte-t-il les cartes de l'endroit où il se trouve. C'est un tic, un rite auquel il sacrifie toujours, et qui, ici, lui inspire une jolie formule:

« Mon esprit prit plaisir à s'égarer un instant dans le vague de l'immensité. »

Mais, chez les fantassins et les cavaliers, on vous dira que les artilleurs, comme les hommes du génie d'ailleurs que l'on surnomme en gros et en détail « M. Problème », sont volontiers raisonneurs.

Un autre, Girod, n'éprouve aucune appréhension pour la journée de demain. Il se dit même « joyeux », et ses camarades aussi, d'être à la veille d'une bataille tant désirée parce qu'on la suppose décisive. Sous-entendu : quand nous aurons vaincu les Russes - ce dont personne ne doute - nous pourrons enfin revenir au pays. Pour se détendre, il joue aux échecs avec un chef d'escadron, nommé Fanfelle, un passionné qui transporte toujours dans ses bagages de quoi pratiquer ce sport hautement cérébral. Rien de luxueux: l'échiquier, plié en huit, est en carton.

La partie ne s'interrompt que pour permettre aux joueurs d'aller prendre connaissance des ordres de l'Empereur. Elle reprendra dans... quatre mois. À Berlin!

Même ambiance de fête chez les artilleurs du 3<sup>e</sup> corps des réserves de cavalerie. Dans le bivouac d'une compagnie, on fait bombance avec une chère qui serait pauvre en d'autres lieux, mais qui est, en ce lieu de disette, une manne céleste: une provision de beurre et des œufs que les artilleurs accommodent de toutes les manières possibles. Il ne manque, déplore l'un, « que du vin pour rendre la fête complète ».

De tous côtés, règne, chez les artilleurs du moins, une « joie bruyante » – l'expression est du mémorialiste – et des rires, provoqués par des « contes joyeux des plus délurés », fusent un peu partout, émaillés de réflexions « grotesquement philosophiques » sur les risques que chacun va courir demain.

Chez les « bleus », amaigris, tannés par le soleil qui leur a tapé dessus sans vergogne, l'esprit est moins folâtre. L'appréhension, bien sûr, et une forme de désenchantement. En effet, qu'ont-ils vu jusqu'à présent de ces batailles sous les ordres directs de l'Empereur que les vétérans, le soir au bivouac, leur racontent sur des airs de *Chanson de Roland* ?

Rien, ou peu s'en faut.

Ils ont marché. Ils ont crevé de faim. Ils ont crevé de soif. Certains ont crevé tout court en lisière d'un ruban de boue ou de poussière, estomac plié, langue gonflée, âme lourde.

Ne connaîtraient-ils donc jamais ces marches à la mort et à la tuerie dans l'odeur de la poudre, les tympanes cognés par le roulement du tambour qui vide la tête, les yeux fixés sur les étendards déployés que cisaille la mitraille; ne connaîtraient-ils donc jamais ces charges effrénées sur un cheval dont les flancs battent au même rythme fou que le cœur de son cavalier; n'éprouveraient-ils donc jamais cette sensation étrange faite d'exaltation et de dégoût lorsque, face à l'ennemi, les yeux dans les yeux, il faut lui crever la poitrine d'un coup de baïonnette ou lui trancher le visage d'un coup de sabre?

Demain, face à la gueule des canons russes qui vomiront boulets qui arrachent, et mitraille qui mutile et qui hache, quelle contenance vont-ils faire? Aussi, sans oser l'avouer, fût-ce aux copains, beaucoup s'accommoderaient volontiers de cette randonnée de grisaille et de privations.

Mais, enthousiastes ou résignés, tous sont décidés à détruire l'adversaire.

Le jeune lieutenant Combe, du 8<sup>e</sup> chasseurs à cheval, note dans son carnet:

« Bien des réflexions furent faites sur l'importance du drame qui s'annonçait pour le lendemain et dont le théâtre, si éloigné de notre patrie, ne nous laissait la chance que de vaincre ou de mourir. »

Dans leurs bivouacs, dont les feux s'estompent doucement, seuls les vétérans se sont endormis depuis longtemps, sans attacher d'importance au roulement des trains d'artillerie et au piétinement des corps de cavalerie qui vont rejoindre les points assignés par l'Empereur. Ils dorment, les vétérans de Napoléon, car ils savent que demain sera une rude journée qui requerra toutes leurs ressources physiques et morales pour avoir une chance de ne pas « défiler la parade » – mourir dans le jargon du grognard.

Mais les bleus, ces tout jeunes gens dont c'est la première campagne, eux ne peuvent empêcher leurs pensées de vagabonder à six cents lieues de là, vers leurs familles, leurs fiancées, leurs amis. Vers la vie.

Dans quelques heures, beaucoup mourront comme meurent les enfants: en implorant leur mère.

#### *Nuit du 6 au 7 septembre*

Devant la cloison en toile séparant la chambre de l'Empereur de l'endroit réservé à l'officier de service, la silhouette allongée sur le sol est celle de Rapp, qui est, cette nuit, aide de camp de service.

Pour lui, il ne saurait être question de dormir. Pour Napoléon non plus d'ailleurs, que Rapp ne cesse de tirer de ses songes éveillés pour lui transmettre les rapports des avant-postes et des reconnaissances de cavalerie légère.

Tous ces documents le confirment: les Russes s'attendent à la bataille.

Vers trois heures du matin, Napoléon appelle un valet de chambre et se fait apporter du punch. Rapp est invité à la libation.

« Rapp, avez-vous bien dormi? »

Diplomate en dépit de sa légendaire rudesse, l'interpellé répond que les nuits sont « déjà bien fraîches et qu'il a été souvent réveillé. »

Napoléon:

« Nous aurons affaire aujourd'hui à ce fameux Koutousov. Vous vous rappelez sans doute que c'était lui qui commandait à Braunau lors de la campagne d'Austerlitz. Il est resté trois semaines dans cette place sans sortir une seule fois de sa chambre; il n'est pas seulement monté à cheval pour voir les fortifications. Le général Bennigsen, quoique aussi vieux, est un gaillard plus vigoureux que lui. Je ne sais pas pourquoi Alexandre n'a pas envoyé ce Hanovrien pour remplacer Barclay. »

L'Empereur sirote le verre de punch que l'on vient de déposer devant lui, lit la pile des rapports qui viennent d'arriver, puis, tutoyant Rapp:

« Eh bien! Rapp, crois-tu que nous ferons de bonnes affaires aujourd'hui? »

- Il n'y a pas de doute, Sire; nous avons épuisé toutes nos ressources, nous sommes forcés de vaincre. »

- La fortune est une franche courtisane; je l'ai souvent dit, et je commence à l'éprouver.

- Votre Majesté se rappelle qu'elle m'a fait l'honneur de me dire à Smolensk que le vin était versé, qu'il fallait le boire. C'est maintenant le cas plus que jamais; il n'est plus temps de reculer. L'armée connaît d'ailleurs sa position: elle sait qu'elle ne trouvera de subsistances qu'à Moscou et qu'elle n'a plus que trente lieues à faire.

- Cette pauvre armée, elle est bien réduite; mais ce qui reste est bon, et ma Garde est intacte. »

Si l'on écoute Constant – Rapp ne le nomme pas mais c'est lui qui apporta la boisson demandée – l'Empereur aurait été un peu moins disert. L'anecdote du punch est exacte, mais ce que Rapp ne précise pas, c'est la raison pour laquelle Napoléon se fait servir cette boisson sybarite si peu en accord avec ses habitudes spartiates: au moment où il est censé tenir ce discours à Rapp, l'Empereur, déjà épuisé par la charge de travail colossale qu'il a assumée les jours précédents, paie les frais de la petite excursion qu'il a faite nuitamment, vêtu à la diable. Elle a laissé des séquelles: il a une forte fièvre. D'où ce punch fort léger qu'il sirote tout en travaillant avec Berthier qu'il vient d'appeler auprès de lui.

À la veille de la plus grande, de la plus lointaine bataille de son règne, de la plus hasardeuse aussi, Napoléon est donc épuisé – on le serait à bien moins –, il souffre en outre d'une migraine violente et d'une très grave crise de lithiase urinaire – ce qui n'est pas nouveau, son chirurgien ordinaire, Yvan, mentionne que le général Bonaparte en souffrait déjà en 1797 – mais il n'est sûrement pas dans cet état d'hébétude semi-comateuse complaisamment dépeint par un Philippe de Ségur, plus tragique que jamais. Néanmoins, ces malaises vont l'empêcher d'être présent presque partout à la fois comme il sait si bien le faire pour galvaniser ses troupes dans les moments critiques, et demain, après la bataille, beaucoup, dans l'ignorance de cette indisposition, lui en feront amèrement reproche.

### *Lundi 7 septembre, à l'aube*

Le jour n'est pas encore levé lorsque l'Empereur quitte sa chambre. Il ne s'est accordé que deux heures de repos sur son lit de camp. Il appelle le secrétaire Fain, et lui demande de faire venir Auguste de Caulaincourt.

Fain avise une silhouette à demi couchée sur un matelas et enveloppée dans un manteau, mais il n'a nul besoin de solliciter son réveil: Auguste de Caulaincourt ne dort pas. Sa tête repose sur un coude, tandis que son regard contemple une miniature enserrant le visage émouvant et gracieux d'une jeune femme. C'est celui de Blanche d'Aubusson de la Feuillade, épousée la veille même de son départ pour la campagne. Devant cette image, Fain ressent comme une impression étrange:

« On dirait qu'il lui adresse un éternel adieu ».

L'appel de l'Empereur tire Auguste de Caulaincourt de ce songe délicieux et douloureux.

Napoléon écarte le rideau de sa tente. Aussitôt, les deux sentinelles de la Garde lui présentent les armes et se figent. Il se dirige vers un groupe d'officiers. Oublié le rhume! Oubliée l'extinction de voix! Il est de belle humeur. La veille, au retour d'une énième inspection des lignes russes, n'a-t-il pas dit à Berthier:

« La bataille est à nous! »

Mais un officier présent l'a entendu également murmurer, l'air préoccupé:

« Grande bataille! Beaucoup de monde ! Beaucoup de morts! »

L'air est vif ce matin.

Chez les Wurtembergeois, les hommes se réchauffent en faisant du feu avec des branches de genévriers. L'un d'eux, tel un prêtre de Rome consultant les oracles, observe la fumée. L'augure est « favorable »: elle se dirige vers la droite.

À quatre heures, les hommes ont pris les armes. Certains ont serré un peu plus fort la crosse de leur fusil, d'autres la poignée de leur sabre et mis autour de leur main droite un foulard qui soulagera la dragonne et apportera une protection supplémentaire au poignet. Un beau coup d'escrime de taille suffit pour le trancher net.

Un long frémissement fait palpiter les rangs français.

Du côté du campement de la Garde, les hommes ont perçu des mouvements qui ne laissent pas de doute: l'Empereur va bientôt paraître.

D'où il se trouve, celui-ci le perçoit, ce frémissement qu'il connaît bien. Il le sait, ses soldats vont se battre pour vaincre. Ils vont se battre pour leur pays. Pour eux-mêmes, afin de mettre un terme à cette errance par une victoire qui leur assurera de bons cantonnements et leur garantira le repos.

Mais ils vont aussi se battre pour lui. Comme ils l'ont toujours fait.

Napoléon se tourne vers son major-général, et la voix encore brouillée, lui dit:

« Écoutez bien, Berthier! Ce que vous entendez, c'est l'enthousiasme d'Austerlitz. Faites lire la proclamation! »

Fouaillant les flancs de leurs chevaux, des aides de camp de l'état-major général se précipitent vers les régiments pour transmettre l'ordre.

Devant leurs régiments, les colonels font battre le ban. Les hommes se rangent en cercle autour de leurs capitaines.

Un officier polonais note que le plus profond silence, le plus grand recueillement règnent dans les lignes humaines, car « chacun sentait la gravité de la circonstance; mais la figure martiale et calme de nos guerriers révélait leur entière confiance dans l'avenir. »

Les officiers, prenant la feuille qui leur a été remise, se placent devant leurs compagnies et lisent ce qui suit:

« Du camp impérial, sur les hauteurs de Borodino, le 7 septembre, à deux heures du matin [la date a été rajoutée au dernier moment, et le texte initial a été modifié. Celui-ci est moins pompeux].

« Soldats, le jour que vous avez tant désiré est arrivé. L'armée ennemie qui fuyait se trouve maintenant en face de vous. Rappelez-vous que vous êtes des soldats français [pas tous!]. Le gain de cette bataille vous ouvrira les portes de l'antique capitale russe et vous donnera de bons quartiers d'hiver. L'ennemi ne devra son salut qu'à une paix rapide qui sera glorieuse pour vous et vos fidèles [!] alliés. »

Loin du salmigondis « superstico-religieux » dont Koutousov a abreuvé ses troupes, cette proclamation, toute de pragmatisme, fut reçue avec l'habituelle ovation à l'Empereur:

« Tout le monde admira la franchise, la simplicité, la force imposante de cette proclamation qui convenait si bien aux circonstances », écrit l'officier italien Cesare de Laugier. Donnons au passage un petit coup de chapeau à ces Italiens, que l'on verra, au plus fort de la retraite, avec toutes leurs Aigles battantes, et qui, bien « qu'éreintés, rendus de sommeil », ne demandent que « la gloire et l'honneur, les liqueurs qui servent à nous donner du courage pour combattre et pour vaincre ».

Un autre ban.

Le moment de vérité approchait, salué par ce traditionnel cri du cœur et de l'âme: *Vive l'Empereur!*

À ce moment, les nuages qui le masquaient dévoilent un soleil net.

Comment résister à une phrase historique? Tous les témoignages concordent, il est (presque) avéré que l'Empereur s'est exclamé:

« Il fait un peu froid, mais voilà un beau soleil. C'est le soleil d'Austerlitz! »

Mais, en cette aube du 7 septembre, il se lève du côté des Russes, découpant les masses françaises sur un fond de ciel lavé de sa brume première, les révélant aux Russes.

Étrange cette marotte qu'il a de se montrer pour illuminer les grands et glorieux massacres. Il brillait à Austerlitz, et, sans pitié, il brillera dans trois années pour éclairer le dernier combat de la Grande Armée dans une plaine de Belgique.

Aujourd'hui, 7 septembre 1812, il domine de toute son indifférence un village, Borodino, dont la jolie église surmontée d'une coupole de couleur verte se dessine sur une colline boisée, et une rivière aux alentours marécageux, la Moskova. Et deux cent cinquante mille hommes, dont environ, car les chiffres comme toujours varient d'une source à l'autre, cent trente deux mille Français et Alliés.

Saluons ces masses d'hommes sous les armes, ces fantassins, ces cavaliers, ces artilleurs, ces soldats du génie, car c'est le juste hommage que nous devons à ceux qui vont souffrir et mourir. La fumée et le sang, la poussière et la sueur ne les ont pas souillés, et pour quelques instants encore, ils sont magnifiques, car ils ont revêtu leur plus belle tenue. Ce n'est ni une figure de style ni un fantôme d'auteur, mais une réalité mentionnée par tous les mémorialistes.

Ainsi, le comte Roman Soltyk, qui, pour rejoindre Napoléon sur sa place de bataille, traverse la plus grande partie de l'armée :

« J'eus l'occasion de voir en détail les apprêts de cette mémorable journée. Toutes nos troupes étaient en grande tenue, et les chefs en grand uniforme, ce qui était constamment l'usage dans les armées françaises, les jours de grande bataille: les généraux devaient y paraître comme aux Tuileries. »

Ce qui est confirmé par l'officier italien Cesare de Laugier, qui, au 6 septembre, note: « L'ordre vient d'être donné d'endosser pour demain le [il souligne] *grand uniforme* », et par Fezensac: les régiments ont reçu l'ordre de revêtir la grande tenue, « comme pour un jour de fête ».

Ne parlons pas de la Garde! Fidèle à son image, superbe et imperturbable comme toujours, elle semble plus se préparer pour une parade que pour un combat, et le même témoin, Fezensac, note que rien n'est plus frappant que le sang-froid de ces soldats d'élite, qui ne laissent rien lire sur leur visage impassible: ni inquiétude ni enthousiasme. Pour eux, une nouvelle bataille avec l'Empereur est une nouvelle victoire, et à les regarder, « on partage leur confiance ».

L'infinie variété des nationalités représentées, et, partant, celle des tenues, interdit de décrire en détail les uniformes. Se limiter aux Français serait injuste pour leurs Alliés, car, consentants ou non, ils vont se battre – et se battre bien – comme les soldats de Napoléon.

Écrivons seulement qu'ils constituent une masse scintillante, une masse de fer, de laiton, de fonte, une masse de chair, de chair d'hommes et de chevaux soulignée par les traits vifs des baïonnettes qui ondoient comme à l'infini. En fait, et de manière plus comptable, sur une « lieue à soixante soldats par toise » (deux lieues à trente deux soldats par toise pour les Russes): le calcul a été fait par le général Roguet de la Garde Impériale.

Le spectacle ne manque ni de grandeur ni d'émotion, et l'un des acteurs qui va entrer, lui aussi, dans la lice écrit « qu'il y avait quelque chose de triste et d'imposant dans l'aspect de ces deux armées qui se préparaient à s'égorger ».

Il ajoute, et on l'en croit sans peine, que « cette impression n'est jamais sortie de sa mémoire ».

Comme toujours en ce temps, la mort se pare des atours aguichants de la féerie avant de faire sa moisson ordinaire.

Au loin, à une heure de distance – estimation faite par un officier des dragons saxons, von Leissnig – les silhouettes des églises et des couvents de Mojaïsk qui semblent s'ébrouer dans ce qui persiste des brumes de l'aube, ajoutent à la mélancolie et au romantisme de « ces champs sauvages et de leur arrière-plan de sombres forêts. »

Sur une colline boisée, paisible et silencieuse sous sa jolie coupole de couleur verte, l'église de Borodino. Dieu, sans doute, l'a désertée.

### *Six heures du matin*

L'Empereur s'est assis sur le gazon du talus extérieur, à trois cents pas en avant de la redoute prise deux jours plus tôt. Devant lui, à environ huit cents toises (mille six cents mètres), se détachant avec netteté, la ligne vert sombre de l'armée russe.

À ses côtés, Berthier, Caulaincourt et Duroc.

À une quarantaine de pas en arrière, un nombreux état-major.

Devant lui, les corps d'armée des maréchaux Davout et Ney, et de Junot; en arrière, sur les flancs de l'infanterie, les trois corps de cavalerie de Montbrun, Latour-Maubourg et Nansouty aux ordres de Murat. Autour de l'Empereur, en carrés épais, comme pour protéger leur chef, la Garde Impériale. Au plus près de l'ennemi, la Jeune Garde; à l'opposé, en tenue de parade, la Vieille Garde, commandée par le maréchal Lefebvre.

Les maréchaux et les chefs de corps à qui l'Empereur a donné verbalement ses dernières instructions et ordres de mouvement viennent de le quitter pour se rendre à leurs postes de combat respectifs.

L'Empereur ignore que, pendant la nuit, et en prenant la précaution de ne pas se trahir en allumant des feux de bivouacs, les Russes ont renforcé leur dispositif sur l'extrême gauche par un corps d'armée, le 3<sup>e</sup>, du lieutenant-général comte Toutschkov, et par la milice de Moscou qui s'est postée derrière lui. Mais le terrain boisé lui a dissimulé l'arrivée sur le terrain de ces nouvelles troupes

Ce qu'il ignore aussi, c'est que les Russes ont renforcé le système de défense de leur Grande Redoute: la veille, à onze heures du soir, le lieutenant Bogdanov, du corps des pontonniers, avait reçu l'ordre de se rendre auprès du général Rajewski. Celui-ci, avec une certaine fierté, lui avait dit:

« Nous avons construit nous-mêmes cette batterie. Votre chef a loué mon travail et sa disposition lorsqu'il m'a rendu visite. Mais comme l'espace ouvert devant nous peut être facilement attaqué par la cavalerie, il m'a conseillé d'étendre devant la batterie, sur une distance de cent cinquante mètres, une chaîne de pièges à loups. Ce qui a été fait. Maintenant, il nous reste l'essentiel : attendre l'ennemi. »

Rajewski avait en outre fait rajouter des talus en terre aux deux ailes de la batterie – elle se développait sur cent quatre-vingts mètres en ligne oblique – et fermer la gorge par une double palissade. Après avoir inspecté les travaux, le chef des défenseurs de l'ouvrage avait réuni ses généraux:

« Messieurs, nous pouvons être tranquilles. L'empereur Napoléon a vu dans la journée une simple batterie ouverte. Ses troupes se trouveront dans une forteresse défendue par plus de deux cents [?] bouches à feu; les fossés sont suffisamment profonds et larges [dix mètres] et le glacis solide. Nous verrons bien ce qui se passera. »

Dans l'ignorance de ces nouveaux aménagements du côté russe, l'Empereur n'a donc apporté aucun changement à ses dispositions de la veille.

À l'exception du 4<sup>e</sup> corps, gauche de son dispositif, qui a reçu l'ordre d'opérer à gauche de la Kolotscha, de s'emparer du village de Borodino, d'attaquer et d'emporter la Grande Redoute avec l'aide des divisions Gérard et Morand détachées du 1<sup>er</sup> corps de Davout et du corps de cavalerie de Grouchy, l'armée est en position dans la plaine, à droite de la Kolotscha, dont elle s'est emparée.

Avec ses trois divisions et le 8<sup>e</sup> corps, Ney attaquera de front le monticule surmonté des trois flèches, tandis que Davout, avec les divisions Compans et Dessaix, l'assailliront de flanc. À l'extrême droite de l'armée, le prince Poniatowski tournera, par les bois, la position ennemie en débouchant sur Utitza.

En arrière et en réserve, la division Friant du 1<sup>er</sup> corps et, bien sûr, la Garde. Derrière Ney et Davout, les corps de cavalerie de Nansouty et de Montbrun. En réserve, celui de Latour-Maubourg.

En face de l'Empereur, son adversaire, Koutousov, le vaincu d'Austerlitz, s'est assis sur son habituel banc de bois, près du hameau de Gorki.

Au-dessus des collines muettes, un coup de canon, solitaire et incongru, fait éclater le matin.

La fumée du départ ne n'est pas encore dissoute que, sur l'extrême droite française, tirant sur la Grande Redoute et les Trois Flèches, cent vingt canons de gros calibre, déchirant le silence, « effrayant » pour l'officier de la Garde royale italienne, Cesare de Laugier, donnent le coup d'envoi d'une empoignade féroce.

Elle va durer quinze heures.

Décrire une bataille aussi complexe que celle de la Moskova est pratiquement impossible. Par trop de détails, l'on risque de décourager le lecteur profane, et l'on mécontentera, de toute façon, le spécialiste qui n'en aura jamais assez. Nous ferons donc appel aux souvenirs laissés par les témoins et des acteurs, non pour reconstituer la bataille de la Moskova, mais, plus humainement, pour évoquer quelques images de la tragédie...

Pour le chirurgien wurtembergeois Roos, installé avec ses aides au bas d'un ravin au fond duquel coule un petit ruisseau – il sera bien utile tout à l'heure pour laver les instruments souillés de sang – la bataille débute par une clameur.

Une clameur immense. Barbare. Ce sont toutes les voix de l'Empire, toutes les voix de l'Europe, qui hurlent, et pendant un instant, elles dominent les rugissements rauques de l'artillerie – six cent quarante pièces du côté des Russes, cinq cent quatre-vingts chez les Français – et les aboiements fluets de la mousqueterie.

Les ordres donnés par l'Empereur s'exécutent.

Eugène lance la division Delzons sur Borodino, tandis que celles de Morand et de Gérard franchissent la Kolotscha sur de petits ponts de bois à chevalets édifiés à la hâte par les équipes du génie.

Le mouvement – en fait un simulacre d'attaque – sur Borodino n'a qu'un but: laisser croire à Koutousov que l'effort principal des Français portera sur la nouvelle route Smolensk-Moscou. Le village est défendu par un régiment des chasseurs de la Garde russe. Leur mission: tenir aussi longtemps que possible pour faciliter à l'arrière-garde russe le passage de la Kolotscha. Hélas pour eux, profitant du brouillard qui a enveloppé le village pendant la nuit et une petite partie de la matinée, les hommes de la division Delzons ont encerclé le village. Avec une ardeur que l'on eût guère attendue d'hommes qui avaient tant marché et tant souffert, les fantassins du 106<sup>e</sup> d'infanterie (7) se jettent littéralement sur les défenseurs russes et les expulsent de Borodino. Grisés par leur succès – peut-être attendaient-ils depuis

longtemps une occasion d'en découdre avec ces Russes évanescents – les fantassins se lancent à la poursuite.

Mais, de Gorki, d'où il a observé ce mouvement, Barclay de Tolly s'est empressé de dépêcher deux régiments de chasseurs en renfort. Ils n'ont aucun mal à culbuter les quelques compagnies qui avaient déjà franchi bien imprudemment – et en passant outre les ordres de l'Empereur – la Kolotscha. Il fallut que le 92<sup>e</sup>, qui appartient à la même brigade, se portât à son secours pour qu'il ne fût pas totalement anéanti.

Les deux régiments entrèrent dans le village, qui fut définitivement occupé.

Pendant ce temps, Davout et Ney se sont lancés à l'assaut des Trois Flèches.

Le premier, avec les divisions Compans et Dessaix, se dirige sur la flèche de gauche du dispositif russe, mais sa progression est lente: les chemins sont mauvais et les chevaux peinent à tirer les trente pièces d'artillerie chargées de soutenir les colonnes d'attaque et de pilonner le flanc de l'ouvrage.

Au moment où la division Compans franchit l'espace entre le bois et la flèche et engage le combat, une grêle de fer s'abat sur les assaillants. Compans s'écroule, et ses troupes sont brutalement ramenées par celles du général comte Woronzov, chargé de la défense de l'ouvrage. Voyant se profiler l'échec, Davout lance sur la flèche le 57<sup>e</sup> de ligne, qui se fait jour dans l'ouvrage à « la fourchette ». Mais à ce moment, éventré par un boulet, le cheval du maréchal s'abat, entraînant son cavalier avec lui. Davout, gravement contusionné, tente de rester en tête de ses troupes, mais il lui est pratiquement impossible de donner ses instructions. Au même instant, son chef d'état-major, le général Romœuf, est tué, la poitrine traversée de part en part par un boulet.

Cet incident n'améliore pas l'humeur de Davout. Lejeune vient de lui apprendre que les Polonais du prince Poniatowski, qui opèrent sur la droite, ont été retardés dans leur avance par des bois touffus et des marécages, et que de ce fait, ils ne peuvent faire la diversion qui soulagerait un peu la pression sur le 1<sup>er</sup> corps. En outre, Davout enrage de devoir enlever de front une position qui doit être, selon lui, attaquée sur trois côtés à la fois. Et il ne mâche pas ses mots:

« Il [l'Empereur, évidemment] a le diable au corps de vouloir me faire attaquer le bœuf par les cornes », lâche-t-il, vindicatif, au porteur du message.

Alors que les affaires sont sur le point de mal tourner pour les Français, sortant de la fumée, les colonnes d'attaques du maréchal Ney arrivent à la rescousse du 57<sup>e</sup> régiment qui peine à se maintenir dans l'ouvrage emporté, et y pénètre à la tête du 24<sup>e</sup> d'infanterie légère.

La flèche de droite est emportée par l'un de ses divisionnaires, Razout.

Tandis que les canons ennemis vomissent un feu dont « les annales des batailles les plus meurtrières n'offrent aucun exemple » – l'observation est d'un officier russe – arrêtons-nous un instant pour observer, au travers de la lunette de Lejeune, celui qui, pour tous les héros-victimes français et alliés, restera dans les mémoires comme « l'admirable maréchal Ney » au moment où, à la tête du 24<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère, il pénètre dans la flèche si chaudement disputée :

« Admirable à voir, debout et tranquille sur le parapet d'une de ces redoutes, dirigeant les combattants qui se pressaient à ses pieds, ne les perdant de vue que lorsqu'il était enveloppé dans des tourbillons de fumée. »

Arrêtons-nous aussi pour observer les soldats, disons français pour la commodité du texte, au travers, cette fois, de la lunette d'un officier russe, aide de camp du tsar Alexandre, le colonel Boutourlin.

Il ne peut retenir un mouvement d'admiration devant « les colonnes de Ney, secondées par celles de Davout, qui resserraient leurs rangs éclaircis par les ravages des canons et de la

fusillade des Russes et [qui] continuaient leur mouvement avec une contenance admirable. L'accroissement du danger ne faisait que redoubler l'ardeur et la bravoure du soldat français, foulant aux pieds les cadavres de ses camarades qui l'avaient précédé dans le chemin de la gloire, pour s'élancer avec fureur sur les flèches. »

De la part de cet officier ennemi, commandant lui-même à des soldats dont la réputation de courage et d'abnégation n'est pas à faire, cet hommage est d'un prix qu'il nous faut apprécier à sa juste valeur.

Voyant deux des trois flèches aux mains des Français, Bagration, responsable de la défense des trois ouvrages qui portent son nom, rameute toutes les troupes à sa portée – 3<sup>e</sup> division, quelques bataillons tirés des défenseurs de la Grande Redoute, 2<sup>e</sup> division de grenadiers mecklembourgeois, 2<sup>e</sup> division de cuirassiers – et fait demander d'urgence à Koutousov des secours, qui arrivent précipitamment sous la forme de trois régiments de la 1<sup>ère</sup> division de cuirassiers, de deux régiments de la Garde et de huit pièces légères d'artillerie, également de la Garde.

Il lui faut, coûte que coûte, reprendre les deux ouvrages perdus.

Avec sa fougue habituelle et son mépris souverain du danger qui ont fait de lui l'idole du soldat russe, le prince Bagration prend la tête de toutes ses troupes formées en colonnes d'attaque et, levant son épée, les entraîne au contact des Français.

Submergé, Razout doit évacuer sa conquête.

Pour peu de temps, car Murat, arrivé en hâte avec la division de cavalerie légère de Bruyères – l'année prochaine, à Reichenbach, un boulet, en lui arrachant les deux jambes fera payer à ce grand cavalier dandy sa trop belle carrière – rameute les hommes de Razout en pleine déconfiture, et à grands coups de gueule, et, presque de force, les fait rentrer dans l'ouvrage. Enfin, pour faire bonne mesure, Murat s'empare de la troisième flèche.

Les trois ouvrages sont maintenant entre les mains des Français.

#### *Entre huit heures et dix heures du matin*

Borodino pris, Eugène, pendant ce temps, s'est porté vers la Grande redoute, son véritable objectif.

La bataille, pour la première fois, va marquer un tournant, qui aurait pu être décisif si...

La division Morand (8), du 1<sup>er</sup> corps de Davout mais placée momentanément sous les ordres d'Eugène, a franchi la Kolotscha, cette petite rivière qui sépare Russes et Français. C'est à elle qu'échoit le périlleux honneur d'accomplir l'impossible mission: s'emparer de la Grande Redoute.

Déjà redoutable en soi avec ses pièces qui crachent sans discontinuer, la redoute, vierge cruelle, est entourée de redoutables et dévoués gardiens: quatre régiments d'infanterie de la 26<sup>e</sup> division du général Paskewitsch, deux régiments de la 12<sup>e</sup> division et trois régiments de chasseurs en réserve. Le maître de la Grande Redoute, le général Rajewski, a disposé ses troupes de manière à envelopper les colonnes françaises dès qu'elles feront leur apparition.

Il est environ huit heures du matin. Morand s'apprête à faire marcher sur la Grande Redoute.

Afin d'encourager ses hommes, car il sait ce qui les attend, Morand parcourt les lignes.

Parmi eux, un officier s'efforce de dissimuler tant bien que mal sa jambe bandée. Ce personnage bien connu est le célèbre capitaine Charles François, surnommé « le dromadaire

d'Égypte » depuis la campagne du même nom qui le vit servir dans cette unité très curieusement montée.

La veille, au cours d'une reconnaissance, il a été blessé d'une balle qui lui a traversé la jambe gauche au-dessous du jarret, et, après avoir été sommairement soigné par un chirurgien qui a fait passer une sonde par l'ouverture faite par le projectile, François a regagné sa compagnie clopin-clopat.

Son manège n'échappe pas à Morand:

« Capitaine, vous ne pouvez suivre, retirez-vous à la garde du drapeau! »

Alors, François:

« Mon général, cette journée a trop d'appas [!] pour moi pour que je ne partage pas la gloire que le régiment va acquérir.

- Je vous reconnais bien là, » lui lance Morand, et sur une ultime poignée de main, il se remet à parcourir sa ligne de bataille au milieu des boulets qui pleuvent de toutes parts.

Des « appas »! Quels gaillards tout de même ces types de la Grande Armée!

La division se met en mouvement.

La marche des fantassins de Morand – 13<sup>e</sup> d'infanterie légère, 17<sup>e</sup> de ligne, (brigade d'Alton); 30<sup>e</sup> de ligne, 2<sup>e</sup> régiment de Bade (brigade Bonamy) – est une marche de parade. Pas un coup de feu ne part. Les armes sont au bras. Seuls le ronflement mat des boulets et les cris de leurs victimes, qui tombent dans des tourbillons de flammes, et de fumée, et les éclaboussures de terre, profanent un paysage qui, pour le très lettré Cesare de Laugier, « fait penser aux belles descriptions du Tasse et de l'Arioste. »

Un régiment se détache et part à l'assaut de la redoute.

C'est le 30<sup>e</sup> de ligne, emmené par le général Bonamy (9), un Vendéen de quarante-huit ans, né à Fontenay-le-Comte.

Le même Laugier témoigne:

« La tenue de ces hommes est admirable. Je ne puis détacher mes yeux de ce groupe de héros. Je ne suis distrait de cette vue que par l'incessant crépitement de la fusillade qui éclate sur tous les autres points où le combat est engagé avec des chances diverses. Une anxiété indescriptible me gagne. Et je vois tout cela comme le spectateur d'un cirque peut distinguer ce qui se passe au-dessous de lui dans l'arène. L'extase où je me trouve plongé fait tout à coup place à un mouvement de pitié. Ce malheureux régiment, que j'admirais tout à l'heure, se fait massacrer en ce moment, et de nouvelles batteries russes viennent d'être mises en place pour riposter aux batteries italiennes situées sur l'éminence où je suis. »

Et il ajoute:

« Tant que je vivrai, je ne pourrai oublier l'impression sublime que donnait la vue de ce long et vaste champ de carnage ».

Sous l'Empire, la mort et la douleur avaient à cœur de se parer d'étranges séductions.

Pudeur de soldat? Ce n'est que dans une note que Laugier écrit que « les membres volaient, éparés, et que les soldats mouraient en criant *Vive l'Empereur!* »

Cela, c'est ce que l'on voit de loin. En spectateur.

Ce que l'on voit de près, dans le feu du massacre, est bien plus évocateur. Heureusement, comme toujours en ce temps prodigieux, il y a un soldat-reporter, témoin et acteur, pour nous conter la vérité de chair, de sang, d'émotion.

Arrivé au faite du ravin, et à demi-portée de l'ouvrage, le 30<sup>e</sup> est pris sous la mitraille de la batterie et de plusieurs autres qui la flanquent. Les bisciaïens roulent dans les rangs, fracassant les hommes. La menace d'une blessure grave – être touché par un bisciaïen conduit tout droit sous la scie du chirurgien – donne une nouvelle vigueur à la jambe estropiée de François, qui, comme ses voltigeurs, sautille pour faire place aux projectiles. Dans les rangs qui se creusent, puis se resserrent avant de se creuser à nouveau, se distingue un officier qui

n'appartient à aucune unité engagée dans la bataille: c'est le capitaine Fabvier, le messenger du malheur de Marmont en Espagne, qui, hier, a apporté à l'Empereur une nouvelle que le destinataire n'avait pas envie d'entendre.

Maintenant, comme pour racheter l'échec de son chef, Fabvier, au premier rang aux côtés de Bonamy, combat pour l'honneur de l'armée d'Espagne.

Une halte pour rallier les survivants. Puis, pas de charge de nouveau. Une ligne russe se présente. Un feu de régiment, et, écrit hardiment François, « nous passons dessus ».

Les parapets! Ce qui reste du 30<sup>e</sup> a atteint les forces vives de l'ouvrage et s'y fait jour par les embrasures. François:

« J'y entre au moment où une pièce vient de faire feu. Les canonnières russes nous reçoivent à coups de leviers et de refouloirs. Nous combattons avec eux corps à corps, et nous trouvons de redoutables adversaires. Un grand nombre de Français tombent dans des trous de loup pêle-mêle avec les Russes qui sont déjà dedans. Entré dans la redoute, je me défends avec mon sabre contre les canonnières et j'en sabre plus d'un... »

C'est sobre. Laissons à l'imagination le soin de faire le reste.

Le 30<sup>e</sup> de ligne vient de réussir l'impensable exploit: pénétrer dans la Grande Redoute.

Il est environ dix heures du matin. Le cours de la bataille, à ce moment, peut basculer avec l'incroyable prouesse de Bonamy et de son régiment.

Car à ce moment précis, toute la division Morand se porte contre les troupes de Paskewitsch, qui sont repoussées.

Flottement chez les Russes.

Eugène va pouvoir porter ses troupes en plein milieu de la ligne de bataille ennemie.

Ney et Murat n'ont pas manqué de remarquer ce qui se passe sur leur gauche. Il faut porter le coup de grâce. Mais pour cela, il faut la Garde...

De la redoute de Schéwardino où il se tient, l'Empereur ne peut voir la totalité du champ de bataille: un suaire de fumée noire plane sur le terrain.

La Garde? Mais elle est sa seule réserve. La journée n'est pas encore assez avancée et l'issue de la bataille est toujours incertaine. Il n'accorde que la division Friant.

Le « vieux » Koutousov a saisi l'ampleur du danger. Qu'il laisse la redoute aux mains des Français et c'est tout son dispositif qui s'effondre!

Les renforts: cavalerie, infanterie, soutenues par une puissante réserve d'artillerie prennent position entre la Grande Redoute et le village de Séménovskoié, c'est-à-dire au centre de la ligne ennemie, là où Ney et Murat voulaient se glisser pour séparer la droite et la gauche russes.

Le 30<sup>e</sup> de ligne y est toujours, dans sa redoute si chèrement conquise. Plus pour longtemps, car une demi-heure plus tard, une marée verte se lance à l'assaut de l'ouvrage et submerge les restes du régiment. Des hourras retentissants venus de l'ouvrage portent la mauvaise nouvelle jusque dans les rangs français.

Lacéré d'une quinzaine de blessures, Bonamy est à terre. À merci. Un grenadier russe lève sa baïonnette pour l'achever lorsque, si l'on veut bien ajouter foi à la relation russe de l'événement, Bonamy aurait crié, mais cela est bien peu vraisemblable:

« Je suis le roi! » [de Naples, Murat]

La baïonnette s'abaisse sans avoir fait son office. Tout fier de sa prise, le grenadier tire le blessé à l'extérieur de la redoute pour le conduire à Koutousov. Qui voit tout de suite la méprise mais, bon prince, récompense le soldat en le faisant sous-officier et en le décorant de la croix de saint Georges.

L'intérieur de la redoute est un charnier dans lequel s'entassent fantassins français, crânes fracassés par les coups de refouloir, et artilleurs russes percés de coups de baïonnettes ou sabrés sur leurs pièces.

Le reste de la division Morand ne peut que se retirer en protégeant la retraite de la poignée de survivants du 30<sup>e</sup> régiment, la plupart éclopés: onze officiers, dont Fabvier grièvement blessé – il sera fait chef d'escadron le 15 octobre –, et deux cent cinquante-sept soldats. De la compagnie de François, il ne reste que cinq hommes.

Quant à notre combattant « correspondant de guerre », qui, malgré un palmarès guerrier plus que respectable, avoue ne s'être jamais trouvé dans une aussi sanglante mêlée et avec des soldats aussi tenaces que les Russes – dans trois ans, le 18 juin, au sud de Bruxelles, il participera à une autre mêlée, tout aussi acharnée – il est de son propre aveu « dans un état épouvantable »: son shako a été emporté par la mitraille, les pans de son habit sont restés entre les mains des Russes pendant l'empoignade au corps à corps, il est couvert de contusions de tous côtés et la blessure de sa jambe gauche, qui le fait « horriblement souffrir », s'est rouverte.

Le « dromadaire d'Égypte » – c'est lui le reporter – qui a perdu beaucoup de sang, tombe sans connaissance.

La nouvelle de l'éviction des Français hors de la redoute électrise tant les Russes que l'un d'eux, le colonel commandant le régiment d'Elets, transporté d'enthousiasme, galope sur le front des troupes en hurlant que les Français sont battus et que le roi de Naples est fait prisonnier. Et, comme ce malheureux grasseye légèrement, raconte le lieutenant-colonel Rodojitski qui rapporte l'anecdote, tous les soldats russes ne peuvent s'empêcher de rire en entendant le glorieux message ainsi prononcé:

« F'ères, Muat est p'is! »

Dieu merci! il n'est pas pris le grand Murat.

En ce moment, alors que autour de lui, les canons russes tonnent, tuent et mutilent, Murat redonne courage et volonté de vaincre à des soldats de la division Friant émincés par l'artillerie russe en position sur les hauteurs du village détruit de Séménovskoié.

Le colonel de l'un des régiments vient d'ordonner un mouvement de retraite lorsque se profile dans la confusion une silhouette flamboyante: de longs cheveux bouclés sous un grand chapeau bordé d'un large galon d'or à plumet blanc surmonté d'une aigrette blanche très haute entourée d'autres panaches, une pelisse de velours vert brodée d'or, tunique bleu de ciel elle aussi brodée d'or et agrémentée de larges brandebourgs, pantalon cramoisi à la polonaise galonné d'or et bottes jaunes. Cette silhouette émerge d'un immense nuage de poudre dans lequel elle disparaît par instant pour en ressurgir aussitôt. Le personnage en question, tel que le voit le comte de Montesquiou, évoque l'un des « plus terribles dieux de l'Olympe, un dieu d'une bravoure infatigable » qui semble « savourer les rudes joies de la guerre et n'en semble jamais rassasié ».

C'est le roi de Naples dans sa tenue de combat ordinaire. Il apostrophe le colonel:

« Que faites-vous?

- Sire, vous voyez bien que l'on ne peut tenir ici.

- J'y reste bien, moi.

- C'est juste! Soldats, face en tête, allons nous faire tuer! ».

Et le régiment reprit sa place de combat.

Un combat âpre. Sans pitié. Homme contre homme, cheval contre cheval, sabre contre sabre, baïonnette contre baïonnette, boulet contre boulet. Sang contre sang.

Il faut que cette maudite redoute tombe pour que la Grande Armée puisse continuer sur Moscou. Mais pour le moment, telle une déesse des Enfers, elle continue de la défier, et

pour la mieux narguer de son invulnérabilité, elle a orné ses pentes des cadavres des soldats russes et français qui lui ont été sacrifiés.

C'est un duel à mort.

Eugène, qui a pris la tête de la division Gérard (ancienne division Gudin, dont le chef à été tué à la bataille de Valoutina), fait pleuvoir une grêle de mitraille et de boulets sur la redoute et sur les troupes qui l'entourent. Les ravages dans les rangs ennemis sont tels que la 26<sup>e</sup> division, presque totalement décimée, est remplacée par la 24<sup>e</sup>, commandée par le général Likatcheff.

De son côté, Murat a rameuté l'artillerie de toutes les divisions de Ney, et l'artillerie attelée de la Garde. Ce sont quatre cents pièces qui crachent sur l'intervalle séparant la Grande Redoute du village de Sémenovskoié, où Barclay de Tolly a envoyé les troupes du prince Eugène de Wurtemberg pour boucher l'espace laissé vacant par la déroute de la 26<sup>e</sup> division russe.

On ne peut que tenter d'imaginer le fracas de ces quatre cents canons qui s'avancent, entourés de leurs servants qui, sans discontinuer, déversent dans leur gueules surchauffées des boulets de huit ou douze livres ou des boîtes à mitraille à l'effet terrifiant:

« Le vacarme est effroyable », voilà tout ce que peut écrire un des acteurs, Combe, du 8<sup>e</sup> chasseurs.

Il n'est même plus besoin de mourir pour goûter à l'enfer.

L'enfer! C'est le mot que l'on retrouve sous la plume du général prince Nicolas Boris Galitzine:

« L'enfer semblait avoir déchaîné toutes ses foudres. Mais le feu de nos pièces n'arrête point les Français; méprisant le danger, ils serrent leurs rangs au fur et à mesure que la mitraille les enlève, et marchant à une mort presque certaine, ils continuent à s'avancer d'un pas ferme, l'arme au bras, avec une impassibilité remarquable... »

On ne peut pareillement que tenter d'imaginer le spectacle des profondes colonnes d'infanterie marchant d'un pas lent sous la protection de cette mantille de fonte à la rencontre de dizaines de milliers de Russes, qui, eux aussi, ont regroupé leurs canons disponibles: trois cents, dont les chefs de pièce – tunique verte, culotte blanche comme leurs hommes – attendent que les masses françaises s'inscrivent dans l'axe de leurs tubes de bronze. Quand l'ennemi sera à neuf cents mètres – à cette distance, le taux de coups au but est de quarante pour cent – le tonnerre se déchaînera.

Ce sont à ce moment plus de sept cents canons et obusiers réunis sur un millier de mètres carrés qui vomissent feu et fer, faisant trembler le ciel et la terre, les hommes et les bêtes, traçant de longues lignes écarlates « avec un bruit et des sifflements dont il est impossible de donner une juste idée », écrit un autre acteur.

Avec son sens de l'esthétisme dont il ne départit jamais, fût-ce au milieu des situations les plus tragiquement désespérées, Lejeune, chez qui le soldat n'a pas étouffé le peintre, s'émerveille en artiste des flammes pourpres qui se roulent à terre comme « un serpent irrité », s'élèvent et se mêlent aux nuages, projetant sur le sol de vastes zones d'ombre. Vivrait-il cent ans, écrit-il, que ce tableau « ne s'effacerait point de [sa] pensée ».

### *Dans les rangs russes*

Marchant sur les corps de leurs camarades abattus comme blés à la moisson, ignorant les cris de douleur, ignorant le vacarme des explosions, les fantassins français, la gorge desséchée par la poudre qu'ils inhalent, continuent d'avancer. Chaque pas en avant est comme un pas de plus fait vers Moscou.

Pour les Russes, le moment est critique: l'ennemi va bientôt atteindre leurs canons.

À ce moment, parti des lignes russes, on entend, incongru et touchant, ce simple cri repris deux fois: *Bravo! Bravo!*

C'est le chevaleresque Bagration, enthousiasmé par leur courage, qui vient de crier son admiration pour ces soldats français qui attaquent et attaquent sans répit à la baïonnette sans même tirer un coup de fusil.

« La baïonnette se croise avec la baïonnette, et une lutte d'extermination s'établit corps à corps... Fantassins, cavaliers, artilleurs russes et français ne forment plus qu'une seule et même masse confuse, où chacun donne la mort avec tout ce qui lui tombe sous la main », écrit le prince Galitzine.

Hélas! – on peut, sans hésitation, utiliser cette interjection pour saluer un tel adversaire – à l'instant même où il se met en tête de toutes ses troupes pour faire barrage à la déferlante française, une volée de mitraille atteint le prince Bagration, lui brisant le tibia. On le voit lutter quelques instants pour rester en selle, s'efforçant de cacher sa blessure et continuant de donner ses ordres, car il sait que ses soldats, qui l'idolâtrèrent, risquent de perdre pied en le voyant hors de combat.

Vaincu par la douleur, affaibli par la perte de sang, Bagration doit cependant se résigner. On le descend de son cheval, et on le dépose sur le gazon.

Au bas d'un raidillon, plusieurs soldats russes aperçoivent un officier général blessé. Un soldat, de ses deux mains, le soutient dans le dos. Son uniforme déboutonné est rouge. Sous la croûte de poudre noire qui masque le sang, le visage apparaît, « pâle mais calme ». La botte qu'on lui a ôtée laisse voir une large plaie sanguinolente au-dessus d'un genou.

Les soldats qui se sont approchés de ce blessé valeureux et pitoyable, le reconnaissent aussitôt: c'est « l'invincible Bagration ». L'un d'eux raconte que le prince fixe l'horizon en écoutant avec une attention désespérée le grondement de la bataille, comme s'il cherchait, dans ses échos, un apaisement à la terrible douleur.

La triste nouvelle ne tarde pas à se répandre. On le dit même mort.

En fait, évacué en litière vers Moscou puis dans l'intérieur du pays sous la protection d'un détachement composé de ses grenadiers, l'ancien lieutenant favori de Souvorov, mourra de la gangrène le 24 septembre à Sima, dans le gouvernement de Wladimir.

L'aile gauche de l'armée russe, soudain privée de son chef bien aimé, perd une partie de sa cohésion.

Ce mouvement est suffisamment marqué pour que Ney et Murat perçoivent que, cette fois encore, l'armée russe peut être défaite une fois pour toutes. Mais, comme plus tôt dans la matinée, il faut que l'Empereur consente à faire donner la Garde.

Pour Ney au moins, c'est le signe d'une relative accalmie qui le met très provisoirement hors de portée des coups de l'ennemi.

S'il est « admirable », le maréchal est également ... prévoyant, et il en profite pour sustenter les quelques officiers qui se trouvent près de lui. Parmi eux, le jeune lieutenant de l'armée wurtembergeoise, von Suckow (10), détaché pour la journée auprès du futur prince de la Moskova, dont on imagine aisément la surprise – agréable – lorsqu'il entend le maréchal appeler son domestique et lui dire:

« Le déjeuner! »

Comme par magie, la « table » - une grande couverture de laine - est dressée et recouverte immédiatement de mets appétissants et réconfortants, quoique simples: beurre, fromage, pain blanc..., accompagnés de « liqueurs » en abondance.

Un bref: *Servez-vous, Messieurs!* lancé par le maréchal projette la poignée de convives à l'assaut de ce pique-nique martial, et un tout aussi bref: *À cheval, Messieurs!* les rejette en selle.

Le répit a été de courte durée.

Ney et Murat sont du même avis.

Cette fois encore, l'armée russe donne des signes, sinon de fléchissement, du moins de désordre.

La Garde. Il faut demander la Garde à l'Empereur pour en finir.

De sa grosse voix gasconne, qui parvient à triompher du fracas de la bataille, Murat fait venir son chef d'état-major:

« Belliard, cours à l'Empereur! Dis-lui que s'il nous envoie la Garde, la bataille peut être gagnée! La Garde! »

Belliard, quarante-trois ans, concitoyen de Bonamy – tous deux sont des Vendéens de Fontenay-le Comte –, et futur ambassadeur de Louis-Philippe en Belgique, tourne bride pour rejoindre le quartier général de Napoléon sur la redoute de Schéwardino.

### *Redoute de Schéwardino, quartier général de l'Empereur*

Quand Belliard déboule au sommet de la redoute, l'Empereur a quelque mal à reconnaître dans ce personnage haletant, sans chapeau, au visage noirci par la poudre que la sueur y a incrustée, le chef d'état-major de Murat.

Incertitude vite dissipée par les propos précipités de Belliard:

« Sire, de leurs positions, le roi de Naples, le prince d'Eckmühl et le duc d'Elchingen voient sans obstacles jusque sur la route de Mojaïsk. Celle-ci est encombrée de fuyards, de blessés et de chariots en retraite. Ils vous prient instamment de faire intervenir votre Garde. Ils affirment pouvoir profiter d'un mouvement de confusion qu'ils ont perçu dans l'armée ennemie et que votre Garde peut tourner en déroute. »

Napoléon, cette fois, fait un geste. Il fait avancer la division Claparède, tandis que la Jeune Garde, le maréchal Mortier à sa tête, se met en mouvement.

Heureux d'avoir su se montrer convaincant, Belliard file à bride abattue porter la bonne nouvelle à son chef.

Un dernier regard lui montre l'Empereur, l'œil vissé à sa longue-vue, marchant d'avant en arrière dans toutes les directions, suivant sans répit les péripéties de la bataille, ne parlant que pour donner directives sur directives à des aides de camp qui dévalent au galop la pente de la redoute pour aller les porter aux exécutants.

Un médecin attaché à la Garde, le docteur de La Flize, de qui sont ces détails, a laissé un croquis d'ambiance du poste de commandement de Napoléon.

Derrière lui, la Garde, en ordre de bataille mais immobile, inactive et mécontente de l'être. La musique d'un régiment joue des marches qui rappellent les chants victorieux des premières campagnes révolutionnaires, mais sans provoquer « aucun enthousiasme chez les soldats », remarque le même, oubliant que, dans le corps d'élite, on ne manifeste d'autre enthousiasme qu'envers l'Empereur.

Les boulets qui roulent jusqu'aux pieds de Napoléon – il se contente de les repousser « doucement comme des pierres qui gênent au cours d'une promenade », note le préfet du Palais, Bausset – rappellent qu'en bas, à quelques centaines de toises seulement, se déroule une « effroyable » bataille – l'adjectif est de La Flize. Curieux d'en avoir une idée, le médecin confie son cheval à un soldat et se dirige vers un groupe d'officiers qui se tient derrière l'Empereur:

« La fumée de mille canons qui tonnaient sans répit voilait tout. Après les éclairs des coups, des nuées denses montaient en l'air, l'une après l'autre. De temps en temps, les Russes lançaient des fusées, qui servaient probablement à faire des signaux dont le sens m'échappait. Les bombes et les grenades éclataient en l'air, formant des nuages blanchâtres; quelques

caisses de poudre explosèrent chez l'ennemi, faisant trembler la terre... Je m'approchai un peu de l'Empereur qui regardait sans cesse la bataille avec sa longue-vue. Il était habillé de son manteau gris et parlait peu... »

À proximité immédiate de Napoléon, le silence est total. « Impressionnant », pour l'officier d'artillerie de la Garde, Boulart, qui se trouve à soixante pas de lui. Comme Griois, un autre artilleur précédemment cité, Boulart, ne peut se retenir d'une pensée d'admiration devant cet homme sur qui repose, non seulement cette gigantesque machine de guerre en mouvement, mais toutes les dispositions politiques et diplomatiques qui découleront de la bataille en cours:

« Il s'agissait de si grandes destinées, et ces destinées nous touchaient de si près que chacun de nous devait entrer dans la pensée de l'homme extraordinaire à qui elles étaient confiées. »

En face de lui, devant un feu qu'il a fait allumer, son adversaire Koutouzov, est toujours assis sur son banc. Il tient à la main une « nagaïka », fouet à manche de bois et lanière de cuir. Tantôt, il l'agite en l'air, tantôt, il trace des signes sur le sol. Un témoin oculaire le voit « très calme ». Aussi tous ceux qui l'entourent et l'observent attentivement puisent-ils, dans l'observation de leur chef, « de l'assurance en le regardant ».

Informés par Belliard de la décision de l'Empereur, Ney et Murat prennent leurs dispositions pour porter le coup final... et ne voient rien venir.

Que s'était-il donc passé?

Napoléon avait bien mis en mouvement la division Claparède et la Jeune Garde, mais il les avait stoppées net presque immédiatement. Il se passait quelque chose sur la gauche de la Kolotscha.

Des masses de cavalerie étaient apparues, quelques colonnes des troupes d'Eugène semblaient retraiter, et les bagages et les chariots des cantiniers se dispersaient dans l'affolement le plus complet.

Cette agitation, qui avait tout l'air d'être un début de déroute, ne pouvait avoir qu'une cause: Eugène subissait une attaque de grande envergure du côté de Borodino.

D'un coup d'étrier, Napoléon était allé se rendre compte sur place.

C'était une bonne ruse du « vieux » Koutousov.

À ce moment, ses affaires allaient mal. On venait de lui signaler que les Polonais du prince Poniatowski approchaient par l'arrière et menaçait l'armée de Bagration, déjà déstabilisée par la blessure de son chef. Pour opérer une diversion, il avait envoyé Platov et ses cosaques ainsi que le 1er corps de cavalerie de la 1<sup>ère</sup> armée du lieutenant-général comte Ouvarov pour attaquer l'aile gauche française. Ouvarov, par trois fois, avait lancé ses cavaliers contre les fantassins de Delzons qui gardaient Borodino. En vain. Mais il importait peu à Koutousov que les charges eussent été ou non couronnées de succès. Il avait obtenu le résultat escompté: le mouvement de la Garde que Murat et Ney attendaient avec impatience avait été retardé, et il avait rappelé les cavaliers d'Ouvorov.

Quant aux cosaques de Platov, ils s'étaient jetés, selon leur coutume détestable, sur les bagages et les cantiniers sans défense, semant la panique.

C'est ce désordre que l'Empereur, sans connaître précisément l'importance et la nature exactes de l'échauffourée, avait vu de l'autre côté de la Kolotscha.

C'est ce désordre qui l'avait poussé à interrompre le mouvement de la division Claparède et de la Jeune Garde, provoquant le courroux de Murat et, surtout de Ney, qui, dans l'ignorance de ces circonstances, mirent sur le compte de l'indécision de l'Empereur l'impossibilité dans laquelle ils se trouvèrent, une fois encore, de tourner l'armée russe.

D'où cet injuste, mais compréhensible, coup de fureur de Ney:

« Que fait l'Empereur derrière l'armée? Là, il n'est à portée que des revers et non des succès. Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même, qu'il n'est plus général, qu'il veut faire partout l'Empereur, qu'il retourne aux Tuileries et nous laisse être généraux pour lui! »

Avant d'aller rejoindre une fois encore – et sans danger – les valeureux combattants des deux camps, éloignons-nous un instant du champ de bataille, et, approchons-nous de l'une de ces ambulances, « asiles du courage malheureux », comme les appelait, avec sa sensibilité habituelle, le chirurgien en chef de la Grande Armée, Percy, que le général mémorialiste Thiébauld, pourtant peu enclin à l'indulgence, décrivait ainsi:

« Je perdais, comme chirurgien des armées, le premier homme du monde et comme ami le meilleur des hommes ». Percy, obligé de suivre l'armée, était venu faire ses adieux à Thiébauld, qui, blessé à Austerlitz, devait rester à Brünn.

Suivons d'abord le capitaine François, qui va bénéficier de soins assez attentifs.

À l'ambulance, où il a été conduit, il retrouve le général Morand. Celui-ci dont la mâchoire a été fracassée par un bisciaïen, vient d'être pansé par un chirurgien, et pour ne pas inquiéter son épouse, polonaise de naissance, qui attend un enfant, il fait demander à l'Empereur que sa blessure ne soit pas portée au Bulletin de la bataille. Reconnaisant François, il lui serre la main et, faisant un signe à l'homme de l'art, il lui fait comprendre de prendre soin de son subordonné. Geste de sympathie qui n'est pas superflu, car c'est par centaines, par milliers, que les blessés sont amenés, ou se traînent, vers les ambulances. Que représente un simple capitaine dans cette sombre théorie, qui aligne, et va aligner tout au long de la journée, des officiers de très haut grade, y compris des généraux?

Le chirurgien s'empresse – il a appris l'exploit des hommes de Morand et plus précisément des fantassins du 30<sup>e</sup> régiment – examine la blessure de François, passe le petit doigt dans l'orifice fait par le projectile, empoigne son bistouri, fait la croix d'usage à chaque trou, et avec sa sonde, traverse la jambe entre les deux os:

« Blessure heureuse », déclare-t-il avec ce bon sourire propre à celui qui reste hors d'atteinte de la souffrance, et, après avoir charcuté la jambe pour en retirer les esquilles, il fait conduire François à l'ambulance principale de l'armée. Il y a là plusieurs milliers de blessés, dont vingt-sept officiers du régiment – cinq ont été amputés – mais, constate François, peu du 30<sup>e</sup>. Comme leurs camarades du 61<sup>e</sup> deux jours plus tôt, les fantassins du 30<sup>e</sup> de ligne sont allongés dans la redoute.

Suivons maintenant le jeune lieutenant Combe du 8<sup>e</sup> de chasseurs. Son cheval, « un charmant cheval gris acheté à Munich dans les haras du roi de Bavière », a été frappé par un boulet qui, entré par le poitrail, est ressorti par le flanc droit. Le malheureux animal vient de s'abattre sur son cavalier.

Combe se relève. Sa jambe droite est engourdie. Ai-je perdu ma jambe?, s'interroge-t-il avec angoisse, car il sait que, dans les premiers instants, on ne ressent d'autre sensation que celle d'un engourdissement total. Aussi, pour se rassurer, car il est encore étourdi par le choc, se tourne-t-il vers l'un de ses camarades, Guillemier:

« Ton pied est au bout de ta jambe, sois tranquille; mais tu peux te vanter d'en être quitte à bon marché. »

Tranquillisé, Combe clopine vers son régiment, heureux de ne pas devoir, car la blessure, pour douloureuse qu'elle soit, est légère – l'orteil droit est cassé et l'ongle a pénétré dans les chairs –, s'arrêter dans l'une de ces ambulances improvisées, qu'il n'a nul besoin d'apercevoir pour les savoir toute proches. Il lui suffit d'écouter.

D'affreux jurons, des gémissements, des hurlements de douleur et de désespoir parviennent à se faire jour dans le fracas de la bataille. C'est bien une ambulance qu'il aperçoit, avec ses blessés réunis autour d'un fourgon, assis en cercle autour d'un feu pour

faire cuire des tablettes de bouillon. Et, les dominant, en bras de chemises, manches retroussées, les maîtres de cérémonie, les chirurgiens, s'activent du « fatal bistouri et de la scie terrible » – l'expression est de Combe – coupant un bras, une jambe, voire les deux, et déchiquetant les chairs. Pour le jeune officier, qui détourne les yeux de ce spectacle, ces hommes en rouge sont plus effrayants que toute l'armée russe réunie.

Roos, le chirurgien wurtembergeois, pour qui le début de la bataille s'était matérialisé par un « bruit agréable », est l'un de ces hommes rouges. Autour de lui, le sol vibre comme sous l'effet d'un tremblement de terre, et pas plus que ses collègues, il n'a maintenant le loisir de suivre les péripéties de la bataille. Tout juste a-t-il le temps d'aller jusqu'au ruisseau tout proche laver ses mains et ses instruments poissés de sang, car c'est par fournées entières que les blessés lui arrivent. Des Saxons, des Westphaliens, des Wurtembergeois bien sûr, des Français, et même des Russes...

Il en est beaucoup qui meurent avant même d'avoir pu être pansés, leurs derniers instants secoués par l'écho du massacre grandiose qui, sur le terrain, se prolonge dans les clameurs et la fureur...

### *Entre douze et treize heures*

La mangeuse d'hommes, la Grande Redoute, tient toujours. Tant qu'elle ne sera pas terrassée, la route de Moscou, la route du pain et des quartiers d'hiver, restera interdite.

Elle continue de vomir la mort par toutes ses pièces, et drapée dans la fumée de ses canons, l'impitoyable déesse semble invulnérable...

De quel cerveau a jailli cette idée loufoque, du moins en apparence, qui va se concrétiser par l'une des charges les plus épiques de l'épopée impériale, qui, pourtant, n'en est pas chiche?

Sûrement pas dans celui de l'Empereur, trop raisonné et rationnel pour avoir imaginé pareille folie.

Alors? ...

En l'observant à la lunette, le général Montbrun (11), commandant le 2<sup>e</sup> corps de réserve de cavalerie, avait remarqué que l'ouvrage n'était pas fermé à la gorge, située à l'arrière, et il avait vu très distinctement les Russes s'y engouffrer par pelotons entiers. L'idée, immédiatement, avait germé et fait son chemin. Mais, même à lui, l'homme de la charge hallucinante de Somosierra avec les cheveau-légers polonais, elle paraissait folle. Tellement folle qu'il eût été hors de question qu'il la mît à exécution sans l'exposer à quelqu'un d'assez hardi pour la jauger, l'apprécier, l'accepter – ou la refuser en toute connaissance de cause...

Murat, comme bien d'autres, enrage d'être bloqué par cette fichue redoute, qui dévore des hommes par milliers – non que cela le dérange particulièrement, car il n'a guère plus le souci des hommes que celui des chevaux – mais il n'a jamais supporté un obstacle. Cette redoute est comme un défi. Il lui faut le relever.

Mais comment?

C'est à ce moment qu'il voit accourir à lui le général Montbrun. Avec une impatience difficilement contenue, celui-ci lui fait part de ce qu'il a observé, puis, brusquement:

« Sire, en tournant la hauteur, il est tout à fait possible d'éviter les remparts et les ravins et de conduire quelques escadrons jusqu'à cette gorge qui s'ouvre une pente douce. Elle ne sera donc pas un obstacle pour les chevaux. Alors, devant l'échec coûteux des fantassins, pourquoi ne pas offrir à la cavalerie, qui est depuis plusieurs heures sous le feu des canons ennemis, l'honneur de s'emparer de la Grande Redoute? »

Et Montbrun s'en alla rejoindre ses cavaliers.

Sans plus réfléchir, Murat, saisi par l'enthousiasme de Montbrun, pique des deux.

L'Empereur! Il faut faire part de cette merveilleuse extravagance à l'Empereur.

Comme on peut s'en douter, celui-ci se montre d'abord réservé. Mais, mais cette satanée redoute ne donne aucun signe de faiblesse. Il faut la prendre. Coûte que coûte ou abandonner toute idée de gagner Moscou. À contrecœur, l'Empereur donne son consentement.

Murat s'envole:

« Faites venir Montbrun et son 2<sup>e</sup> corps de cavalerie!

- Sire, le général Montbrun a été tué. »

La triste nouvelle est prématurée, mais il n'est que trop vrai que le malheureux Montbrun n'a plus que quelques heures à vivre...

Depuis pratiquement le début de la bataille, le 2<sup>e</sup> corps de réserve de cavalerie de Montbrun – soixante escadrons, six mille hommes sur les dix mille cinq cents présents au passage du Niémen, six mille cavaliers que les combats, la faim, la soif ont épargnés – occupait une place particulièrement et inutilement exposée, en face de la Grande Redoute et en arrière des divisions Gérard et Morand du corps d'armée de Davout:

« Les obus, raconte un officier allemand, le capitaine von Leissnig, éclataient au-dessus de nos têtes et atteignaient parfois la pointe de nos sabres, nous recouvrant de terre et de poussière. Une fumée dense, épaisse recouvrait alors tout l'espace entre nous et les Russes; on ne voyait dans l'obscurité que les éclairs des coups de canon. On aurait dit que l'enfer ouvrait ses portes et nous plongeait dans l'obscurité du chaos. Les sabres eux-mêmes émettaient une lumière falote ».

Or, Montbrun n'est pas homme à laisser ses troupes se faire décimer inutilement, sabre au fourreau. Il lui fallait trouver un endroit moins exposé.

Pajol, qui commande la 2<sup>e</sup> division de cavalerie légère du corps de Montbrun (11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> chasseurs, 5<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> hussards, 10<sup>e</sup> hussards polonais, 3<sup>e</sup> chasseurs wurtembergeois, et un régiment de uhlans prussiens), lui aussi, enrageait. Il venait de perdre coup sur coup son premier aide de camp, le chef d'escadron Daubenton, et l'un de ses colonels, Désirad, du 11<sup>e</sup> chasseurs à cheval, commandant provisoirement la 2<sup>e</sup> brigade en remplacement du général de Saint-Geniez. La veille, Désirad avait dit à l'un des aides de camp de Pajol, Biot, qui rapporte l'anecdote:

« L'affaire sera chaude, mon cher Biot, il faudra tenir bon son bonnet! », puis, avisant des dragons de la Garde Impériale avec lesquels il avait servi, il avait ajouté:

« Je crois bien que ce sera ma dernière bataille. »

Dès le début de la canonnade, Biot avait aperçut un cheval qui parcourait à folle allure le front de bataille, son cavalier renversé sur sa croupe: c'était le malheureux Désirad dont un boulet avait arraché le crâne.

Pajol, l'humeur sombre, s'était alors porté auprès de Montbrun:

« Eh bien, Pajol, comment te trouves-tu?

- Pas très bien. Je suis tellement à découvert que mes cavaliers se font massacrer le sabre au fourreau prenant des coups dont ils ne peuvent se préserver et qu'ils ne peuvent rendre.

- Que ne te portes-tu pas à gauche? Il me semble y apercevoir un repli de terrain qui pourrait te masquer un peu.

- J'ai déjà envoyé reconnaître, mais la légion de la Vistule et l'armée d'Italie occupent la position de sorte qu'il m'est impossible d'y faire un pas.

- Qui as-tu envoyé?

- Biot, mon aide de camp.

- Allons toujours voir! »

Avec Pajol au milieu et Biot à gauche, Montbrun, à droite prêtant ainsi le flanc aux Russes, s'était mis en route sans tenir compte des boulets qui labouraient vicieusement le terrain autour de leurs chevaux. Derrière eux, une petite escorte.

Soudain, un bruit sourd et flasque. Ce bruit que tous ne connaissaient que trop bien, ce bruit que l'on entend lorsqu'un boulet rencontre de la chair, d'homme ou de cheval. Biot avait eu à peine le temps de dire:

« Il y a quelqu'un de blessé! », que Pajol et lui avaient aperçu Montbrun glisser doucement de sa selle.

Le chirurgien wurtembergeois Roos, qui se trouvait non loin de là et qui, lui aussi, avait vu la scène, était accouru auprès de Montbrun. Mais deux chirurgiens français s'activaient déjà autour du blessé: un petit boulet de trois venait de lui ouvrir le flanc gauche. Une blessure mortelle...

À la guerre, on ne s'apitoie pas longtemps sur le camarade mort ou blessé. Mais Montbrun hors de combat, qui va bien pouvoir mettre en pratique son ahurissante idée?

Revenu auprès de l'Empereur, Murat lui annonce la nouvelle:

« Berthier, envoyez un officier chercher Caulaincourt! Écrivez les lettres de service pour faire reconnaître des généraux de division le général Auguste de Caulaincourt au commandement du 2<sup>e</sup> corps de cavalerie en remplacement du général Montbrun! »

L'officier désigné est, semble-t-il, Coignet:

« Es-tu bien monté, lui demande l'Empereur.

- Oui, Sire.

- Pars de suite porter cet ordre à Caulaincourt, tu le trouveras à droite au coin d'un bois; tu apercevras des cuirassiers, c'est lui qui les commande; ne reviens qu'après la fin! »

Le nouveau promu accourt, se découvre, salue l'Empereur qui le regarde, le jauge et lui dit avec une sympathie bourrue:

« Caulaincourt, prenez le commandement du 2<sup>e</sup> corps de réserve et faites comme à l'Arzobispo! ».

Auguste a-t-il un pressentiment?

Si sa longue contemplation, ce matin, du portrait de sa jeune et jolie femme ne pouvait que le laisser supposer, cette phrase en forme d'adieu à son frère Armand – c'est lui qui la rapporte – le confirme:

« C'est si chaud que je ne te reverrai sans doute plus. Nous triompherons ou je me ferai tuer. »

Puis, serrant la main de son frère, Auguste s'élança vers son commandement...

Devant la Grande Redoute, la situation n'est guère brillante. Napoléon a donné à Eugène l'ordre de reprendre l'offensive. Il doit s'emparer de l'ouvrage. Coûte que coûte.

Et le garder.

Comme on le lui a ordonné, l'aide de camp d'Auguste de Caulaincourt, a fait sonner « À cheval! » et venir les colonels aux ordres.

Ceux-ci, rangés en cercle autour de Caulaincourt, écoutent ce nouveau chef que l'Empereur leur a désigné. Avec, pour les plus anciens, une sorte de perplexité, car ils se souviennent que cet homme de trente-cinq ans, qu'ils connaissent à peine, a été, jusqu'à une date récente, gouverneur général des Pages. Un poste aussi peu guerrier que possible. Un soldat de salon pour remplacer Montbrun!

« Faites comme à l'Arzobispo! », lui a dit l'Empereur.

En un éclair, Auguste de Caulaincourt revoit cette journée du 8 août 1809, au Portugal. Les trois batteries d'artillerie. Les dix mille baïonnettes. Le pont surchauffé sur le Tage qu'il faut ouvrir. Les maréchaux Mortier et Soult qui attendent tout de lui. De lui, et de ses cavaliers. Cinq cents dragons! Le passage d'un gué difficile. La charge immédiate sur les fantassins ennemis. Les quatre mille cavaliers du duc d'Albuquerque arrivés en renfort mis en pleine déroute. Les canonniers sabrés sur leurs pièces.

Et il avait réussi!

Le pont fortifié s'était ouvert devant les corps d'armée français. C'est de ce jour que dataient ses étoiles de divisionnaire! Comme le maréchal Lannes avait coutume de le dire, « l'affaire avait été chaude ».

Mais aujourd'hui, comparée à la mission que l'Empereur vient de lui confier, elle lui semble bien peu de chose. Et bien plus risquée, car cette redoute engoncée dans ses écharpes de fumée semble une version terrestre de l'enfer et de la damnation.

Peut-être aussi revoit-il sa jeune femme, qui n'a quitté son couvent que pour la cérémonie nuptiale et y est retournée immédiatement après en apprenant le départ de son mari pour la guerre... Même cette image d'ineffable douceur est impuissante à voiler celles qui surgissent sous ses yeux.

Partout, le feu, la souffrance, la mort. Et pour le moment, sans résultat.

Mais son visage ne laisse rien voir de ses pensées intimes. Droit sur sa selle, le regard dirigé vers la Grande Redoute, ce « volcan au milieu d'une armée », selon l'expression de Labaume, ce n'est plus le gouverneur des Pages qui parle, mais un chef de guerre, le soldat d'Espagne et du Portugal, dont les paroles coupent court à toute spéculation.

C'est bien, en effet, l'homme de l'Arzobispo qui, se tournant vers les hommes des 5<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> cuirassiers, et ceux des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> carabiniers, lance par-dessus le fracas qui donne à sa voix une résonance d'outre-tombe:

« Messieurs, nous avons reçu de l'Empereur l'ordre de nous emparer de cette redoute dont le feu décime nos troupes. Nous passerons sur le ventre de cette infanterie massée dans le ravin de Sémenovskoié. Si je succombe [et il désigne l'un des colonels], c'est vous qui prendrez le commandement. Nous ferons place nette entre la redoute et Sémenovskoié. Dès que nous aurons dépassé la redoute, je ferai une conversion à gauche avec le régiment qui sera le plus proche de moi pour entrer dans la redoute. Il faut qu'elle soit emportée à la première charge! Messieurs, allez prendre la tête de vos régiments; les grenadiers nous attendent. Il n'y a pas une minute à perdre. Au trot à mon commandement, et au galop dès qu'on sera à portée de fusil. À la charge, Messieurs! Vive l'Empereur! »

Puis, se souvenant que tous ces cavaliers sont les hommes de Montbrun, il jette ces dernières paroles:

« Messieurs, ne pleurez plus Montbrun! Nous allons le venger ».

Et, sans un regard en arrière, il s'envola dans la lumière.

Près de l'Empereur, le Grand Écuyer, Armand de Caulaincourt, une dernière fois, tente d'apercevoir son frère. Mais il ne le voit plus. Il fait corps avec ses cavaliers qui s'engloutissent dans la fumée.

Soudée, ondulant à l'allure des chevaux, les longs sabres à lame droite de quatre-vingt dix-sept centimètres à double pan creux déjà hors des fourreaux, la masse des cavaliers, dans laquelle les armures gris acier des cuirassiers paraissent presque funèbres sur les taches d'or de celles des carabiniers, s'élance pour le sacrifice.

Sous les pas des chevaux, le sol tremble. Au-dessus des têtes, l'air frissonne sous la morsure des boulets.

Le torrent de métal et de chair roule maintenant furieusement dans le ravin de Sémenovskoïé.

Une barrière grise. C'est une brigade d'infanterie russe qui fait obstacle. Elle est renversée, écrasée sous les sabots avant même d'avoir pu se former en carrés. Après l'immobilité mortelle dans laquelle ils ont été tenus, les cavaliers ne prêtent aucune attention aux boulets que la redoute vomit sur eux. De cibles, ils sont redevenus soldats.

Maintenant, ils peuvent mourir.

Ils volent, main resserrée sur la poignée de leur sabre tendu droit devant.

Ils volent, leurs jambes gainées des grosses bottes noires soulevées par les palpitations des flancs de leurs chevaux, visages fouettés par le vent qui porte une haleine de poudre.

Émergeant de ses voiles noirs, apparaît la redoute.

Le moment de vérité est venu.

Une nouvelle formation russe se profile dans la ligne des cavaliers français. Pointant son sabre dans sa direction Caulaincourt hurle :

« À toi Pajol ! », puis, d'un coup d'épée, il rejoint le régiment de cuirassiers qui galope à sa gauche. C'est le 5<sup>e</sup>, aux ordres du colonel Christophe. Un commandement bref :

« Pelotons à gauche ! Suivez-moi ! »

Les hommes de fer se ruent derrière Auguste de Caulaincourt. Un bataillon russe au repos est piqué au sol. La gorge de la redoute s'offre à eux. Les cavaliers se bousculent bottes contre bottes, flancs contre flancs, dans cet entonnoir trop étroit pour faire passage à un peloton.

Le sommet n'est pas loin.

Sabres haut, les cuirassiers débouchent en haut du terre-plein. L'artillerie en a fait un chaos où se mêlent blessés, morts, mourants. Et survivants, un instant pétrifiés devant l'irruption, au sommet de leur invulnérable redoute, de cavaliers ennemis. Cette stupeur ne dure pas, et les défenseurs, recouvrant leurs réflexes de combattants, reprennent la lutte avec un acharnement désespéré.

Au fracas des canons de la redoute qui viennent de se taire, succèdent des cris de rage. De douleur. Sous le soleil qui fait étinceler les armes et les cuirasses, les cavaliers français sabrent, les fantassins russes frappent de la baïonnette et de la crosse, les artilleurs du refouloir et de la pelle. On s'empoigne, on se perce, tandis que les morts français de la première attaque semblent, de leurs yeux fixes, encourager leurs camarades au carnage.

Les hommes s'effondrent, les chevaux se renversent et, incapables de se rétablir, agitent leurs jambes en tous sens avant de succomber à leur tour sous des coups qui ne leur sont pas destinés. De cette scène d'enfer, un officier russe a écrit que « c'était sans contredit l'une des plus magnifiques horreurs qu'on ait jamais rencontrées à la guerre. »

En bas, tous les regards sont rivés sur la redoute.

Un vent violent s'est levé, déchaînant une trombe de poussière et de fumée qui monte en tourbillons, suffoquant hommes et chevaux, masquant le carnage en cours.

Soudain, dans le nuage qui s'effiloche, on voit, se profilant sur les parapets en ruines, scintiller des casques à crinière, des cuirasses sur des habits bleus. Au-dessus, de brèves fulgurances. Ce sont les sabres dressés vers le ciel comme en une incantation.

Les cuirassiers du 5<sup>e</sup> régiment ont accompli l'impossible exploit. Ils se sont fait jour dans la Grande Redoute.

Bien que blasé par les innombrables actes de bravoure insensée portés au crédit des soldats de la Grande Armée, un officier d'artillerie témoin de l'action, ne peut se retenir d'un mouvement d'admiration :

« Il serait difficile de se faire une idée de ce que nous éprouvâmes à la vue de ce brillant fait d'armes, peut-être sans exemple dans les fastes militaires des nations. »

Mais, s'ils ont muselé ses canons, les cavaliers ne peuvent tenir la redoute.

Alors, comme s'ils n'attendaient que ce signal, les fantassins de la division Broussier, conduits par Eugène en personne qui se tient devant le 9<sup>e</sup> de ligne, se mettent en formation de combat. Tirer ferait perdre un temps précieux. Eugène fait donc mettre l'arme au bras comme pour la parade de l'Empereur, les tambours battent.

Pour lui et ses hommes, la marche vers l'ouvrage qui les nargue encore dans ses ultimes hoquets de fumée sera une marche à la mort. Partis des batteries de Gorki, mitraille et boulets tranchent et fauchent, créant un flottement dans les rangs.

Eugène s'approche de chaque unité, et autant que le vacarme le lui permet, encourage ses hommes. Arrivé près du 9<sup>e</sup> de ligne, il lance, avec une « émotion » – le mot est de Labaume – qui n'échappe pas aux destinataires:

« Braves soldats, souvenez-vous qu'à Wagram vous étiez avec moi lorsque nous enfonçâmes le centre ennemi! »

Puis, reprenant la hauteur de son grade, il se porte en tête de toutes ses troupes, et lève son épée.

Le 9<sup>e</sup> de ligne commence à gravir les pentes. Le reste de l'artillerie russe en position près de Gorki l'ajuste à mitraille. Les blessés roulent à terre, dévalant les quelques mètres gagnés sur la redoute, mais leurs camarades ne ralentissent pas.

L'heure a sonné pour la Grande Redoute.

Comme un fauve blessé, elle rugit, grogne et mord, vomissant « flammes et fumées de tous les points de sa circonférence, montagne ardente assaillie de toutes parts [qui] tonne, éclate, lance des torrents de feu » – la description appartient à un officier russe.

L'ardeur des combattants est telle que les échos de l'empoignade se font entendre à bonne distance:

« Chacune des phases de l'assaut, écrit un témoin, se traduisait, de part et d'autre, par des cris encore plus ardents, une fusillade et une canonnade encore plus violentes que pour les deux premières redoutes. »

Parvenus au sommet, les hommes d'Eugène achèvent ce que les sabres des cuirassiers ont épargné. La vue des cadavres des fantassins de Bonamy ne les incite guère à la clémence. Dans le tourbillon sanglant, un officier russe atteint de plusieurs blessures fait corps avec ses hommes, prêt à mourir avec eux. C'est le général Likhatchev, commandant la 24<sup>e</sup> division d'infanterie chargée de la défense de la redoute. Au moment de le tuer, les fantassins, peut-être touchés de son courage et de celui de ses soldats, l'épargnent, ne lui prenant que son épée.

De la Grande Redoute maintenant aux mains des Français, un petit cortège venu de la gorge par laquelle se sont engouffrés les cuirassiers, redescend la pente.

Un homme est allongé sur un manteau blanc maculé de grandes taches de sang, que portent plusieurs cuirassiers. Les étendards lacérés s'inclinent et les sabres, dont les lames retiennent des gouttelettes écarlates, s'abaissent au passage de la silhouette inanimée.

### *Quartier général de Napoléon*

Un aide de camp se présente à l'Empereur, et précipitamment lui annonce, hors d'haleine, la nouvelle:

« Sire, la Grande Redoute a été enlevée ».

L'Empereur a tout juste le temps de déguster l'information qu'un autre aide de camp, d'Auguste de Caulaincourt cette fois, lui aussi respiration coupée mais l'expression sans joie, se fige devant Napoléon. Il se nomme Wolbert:

« Sire, l'ordre que Votre Majesté a donné au général de Caulaincourt a été exécuté. Les cuirassiers du 5<sup>e</sup> régiment ont pénétré par la gorge à l'arrière de l'ouvrage, et les fantassins du prince vice-roi [Eugène] qui étaient à leur tête ont donné l'assaut. L'ouvrage est entre nos mains. »

L'officier s'interrompt un bref instant, regarde en direction du Grand Écuyer, Armand de Caulaincourt, immobile à quelques pas de l'Empereur et ajoute :

« Sire, j'ai le regret de devoir annoncer la mort du général de Caulaincourt. Il a été frappé d'une balle au-dessous du cœur au moment où il sortait de la redoute pour poursuivre l'ennemi qui s'était rallié à quelque distance et se portait en avant pour y pénétrer. »

Napoléon se tourne vers son Grand Écuyer :

« Vous avez entendu la triste nouvelle. Voulez-vous vous retirer? »

Armand de Caulaincourt ne répondit pas. Il se découvrit à demi pour remercier l'Empereur, et, refusant de se retirer, resta à son poste.

Ségur, qui assistait à la scène, écrit que sans les larmes qui « se succédaient silencieusement sur le visage du Grand Écuyer, on l'eût cru impassible ».

Quand la nouvelle de la mort de ce mari qu'elle n'avait pas connu lui parviendra, la jeune épouse d'Auguste de Caulaincourt voudra se faire religieuse. Sa famille s'y opposera, mais Blanche, refusant de retourner vers la vie, restera dans son couvent et vivra à l'écart du monde. Lorsqu'elle le quittera vingt-trois après son mari, le 5 décembre 1835, elle avait pu, enfin, avant de s'envoler, prononcer ses vœux.

Quant à Montbrun, il eut la tragique satisfaction de tenir le coup jusqu'à la prise de la Grande Redoute. Par gestes, et en articulant péniblement quelques mots il était parvenu à exprimer son désir d'être transporté à l'endroit où il avait passé la nuit précédente. Le chirurgien Roos, qui le connaissait bien et qui avait pour lui « beaucoup d'attachement » – le 3<sup>e</sup> de chasseurs à cheval est un régiment wurtembergeois – avait été ému du comportement des cavaliers de Montbrun :

« L'adresse et l'agilité avec lesquelles ils construisirent une civière qu'ils entourèrent de branches de bouleaux pour que le blessé fût à l'ombre, les soins touchants dont ils l'entourèrent, dénotant l'estime profonde qu'ils avaient pour lui, impressionnèrent tous ceux d'entre nous nous qui étions venus leur apporter notre aide ».

On comprend mieux, à la lumière de ce témoignage direct, l'hostilité première des cavaliers de Montbrun à l'égard d'Auguste de Caulaincourt.

L'incision que le chirurgien fit dans le côté gauche pour tenter d'en extirper le projectile ne fut d'aucun effet. L'homme de Somosierra mourut vers cinq heures du soir à l'ombre d'une maison près du camp des Wurtembergeois, après, précise Biot, une « agonie longue et douloureuse ».

Peu après qu'on lui eut annoncé la mort de Caulaincourt, l'Empereur voit venir vers lui, au milieu d'une petite escorte conduite par un officier, plusieurs prisonniers russes. Parmi eux, le lieutenant-général Likhatchev envoyé par le colonel qui a pris la suite d'Auguste de Caulaincourt :

« Il s'est courageusement défendu, Sire », dit l'officier.

Malgré ses écrasantes responsabilités du moment, Napoléon reçoit courtoisement son adversaire. Apprenant qu'on lui a retiré son épée, l'Empereur la fait demander :

« J'honore trop, Monsieur, le courage malheureux pour ne pas avoir de plaisir à vous rendre les armes d'un brave. »

Malheureusement, l'épée qu'on lui tend n'est pas la sienne, et Likhatchev, sans comprendre l'hommage que Napoléon vient de lui rendre, refuse l'épée. Se détournant de lui

avec un haussement d'épaules, l'Empereur le congédie tout en donnant les ordres nécessaires pour que Likhatchev et les autres prisonniers – une quinzaine – soient traités avec tous les égards possibles. C'est Caulaincourt qui, malgré son chagrin, note le fait.

Napoléon a effectivement d'autres soucis.

Certes, la redoute est maîtrisée, et même s'ils savent que, pour eux, la bataille est perdue, les Russes ne s'avouent pas vaincus. Koutousov a fait rétrograder ses troupes et les a appuyées aux bois qui s'étendent entre le village de Psarewo et l'ancienne route de Smolensk à Moscou. De là, elles parviennent encore à infliger de lourdes pertes aux soldats d'Eugène, qui sont obligés de se mettre à couvert de l'artillerie ennemie.

Sur le terrain, Eugène, Ney et Murat ont bien compris que tout peut basculer. Définitivement. Mais leurs hommes, épuisés au-delà de toute expression, ne peuvent pas, ne peuvent plus donner le coup de boutoir qui emportera la décision. Une fois de plus, la troisième, ils dépêchent un aide de camp pour demander l'intervention de la Garde.

Cette intervention semble d'autant plus nécessaire que les Russes sont encore en possession d'une redoute – la dernière des trois – et d'un petit ouvrage qui couvrent la route de Moscou. La Jeune Garde – il semble d'ailleurs que ce mouvement ait été une initiative « privée » – et des Polonais se sont mis en mouvement pour s'en rapprocher.

Comme un petit bois masque leur progression, Napoléon, désireux de jauger la situation, les rejoint. Apercevant son Grand Écuyer, il lui dit :

« Caulaincourt, l'affaire est finie. Allez m'attendre au quartier général ! »

Caulaincourt remercie et, en homme d'honneur, il décline évidemment la proposition.

À ce moment, les balles se mettent à siffler autour de Napoléon. Aussi, pour ne pas attirer l'attention, ordonne-t-il à son escorte de rester en arrière, mais la fusillade devient si vive que Berthier, Murat et plusieurs officiers généraux de son état-major s'inquiètent :

« Sire, retirez-vous ! »

L'Empereur n'en continue pas moins à se porter au-devant des colonnes qui arrivent. La Vieille Garde, ce « chien de garde » fidèle et tout dévoué, le suit de près.

Pour l'Empereur, la tentation est forte. Il sait qu'avec cette réserve d'élite, qui se tient derrière lui dans sa plus belle tenue de fête et de mort, qui se morfond dans l'inaction et bout d'impatience de participer à l'empoignade, il va balayer l'armée russe.

Il est sur le point de donner l'ordre tant attendu, quand, dit Lejeune, « un conseiller timide » s'adresse à lui.

Il semblerait que ce « conseiller timide » eût été Berthier, appuyé par le fougueux Murat (d'autres sources disent Bessières) devenu curieusement prudent. Mais timide ou pas, le « conseiller » fait valoir des arguments qui méritent réflexion :

« Sire, votre armée a subi de lourdes pertes. Les effectifs de l'infanterie et de la cavalerie sont réduits. Plusieurs divisions, de nombreux régiments même n'ont plus de chefs pour les commander. Ils ont été tués ou suffisamment blessés pour ne plus pouvoir assurer leur poste. L'ennemi est défait, mais, Sire, il n'est pas anéanti et il ne donne aucun signe d'affolement. Le feu qu'il dirige contre vous en est la preuve. Pour emporter ce dernier ouvrage, vous devrez faire donner votre Vieille Garde. Je me permets de faire observer à Votre Majesté, qu'Elle est à six cents lieues de Paris et aux portes de Moscou. Peut-être convient-il de ne pas compromettre le seul corps encore intact et de le réserver pour d'autres circonstances. »

Ce témoignage, difficilement discutable car il émane de Caulaincourt, que sa position auprès de l'Empereur met à l'abri des ragots d'office, est important.

Il atteste que l'hésitation dont l'Empereur va faire preuve en retenant sa Garde est totalement étrangère à son état de santé, comme certains l'affirment avec une lourde complaisance.

Cela fait plus de quinze ans que Napoléon fait la guerre. Il partage, autant que sa condition de souverain le lui autorise, les fatigues, les dangers, les privations, les souffrances, de ses soldats, dont aucun chef de guerre – ni *a fortiori* aucun chef d'État – n'a été et ne sera jamais aussi proche. Le 8 février 1807, peu avant la bataille d'Eylau, autre majestueuse boucherie, il avait dit à ses soldats, dans ce langage qui n'appartient qu'à lui, langage familier mais qui n'abaisse point:

« La véritable gloire consiste à se mettre au-dessus de son état. Moi, mes amis, j'ai une bonne place, je suis empereur. Je pourrais vivre dans les délices de ma capitale. Eh bien, je fais la guerre pour la gloire de la France, je suis au milieu de vous au bivouac et dans les combats; je puis être, tout comme vous, atteint par une balle. Je me mets au-dessus de mon état. »

Avec semblables paroles, un chef peut tout demander à ses hommes.

Alors, ni une aphonie ni une migraine, si violente qu'elle fût, n'eussent été capables d'enrayer le fonctionnement d'une si prodigieuse mécanique intellectuelle ni d'entamer une volonté aussi forte et raisonnée que celle de Napoléon.

Il y a donc eu conflit entre sa détermination d'en finir avec l'armée russe et les avis de prudence donnés par Berthier et (peut-être) Murat ou Bessières.

Les Russes, en effet, ne donnent aucun signe de panique, et malgré leur défaite de plus en plus évidente, ils font montre d'une détermination intacte:

« Il ne suffit pas de tuer un Russe, il faut encore le pousser pour qu'il tombe », s'exclamera l'Empereur avec l'admiration que l'on doit à un adversaire valeureux.

D'autre part, quel meilleur gage pourrait-il donner de sa victoire que de faire son entrée dans la capitale de la Russie avec une Garde intacte, qu'il ne lui fut même pas nécessaire d'engager?

Bien sûr, la Garde peut tout emporter, mais à quel prix?

Et qui sait si les Russes n'ont pas, eux aussi, des troupes tenues jusque-là en réserve?

Il se tourne alors vers un groupe d'officiers attachés au grand état-major. Parmi eux, Lejeune, dont c'est le tour de « marcher », c'est-à-dire de partir en mission. Napoléon lui dit:

« Allez trouver Sorbier (13)! Qu'il porte toute l'artillerie de ma Garde sur les positions occupées par le général Friant, où vous le conduirez! Qu'il développe soixante pièces en équerre sur la ligne ennemie pour l'écraser de flanc! Murat le soutiendra. Allez! »

Parisien de cinquante ans, ancien élève au corps royal de l'artillerie, patron de l'artillerie de la Garde depuis l'année précédente, le « bouillant » Sorbier, dont la patience n'est pas la vertu cardinale, ne laisse même pas à Lejeune le loisir de délivrer son message. Il a compris ce que l'on attend de lui.

Il jette:

« Il y a plus d'une heure que nous aurions dû le faire », puis d'un:

« Au trot! » impatient, il lance, avec caissons, avant-trains, coffres à munitions, et forges de campagne, ses soixante pièces en avant, qui dévalent la pente dans un fracas de chaînes et de fer, traversent la vallée, remontent la pente douce tenue il y a peu encore par les Russes, et sur un signe de leur chef, prennent le galop pour aller occuper le point indiqué par l'Empereur.

Reste maintenant à informer Murat de la mission que Napoléon vient de lui assigner.

Un tourbillon dans la plaine. Une nuée de corbeaux hirsutes virevoltant autour d'une aigrette blanche. Monté sur un magnifique cheval arabe de couleur fauve aussi agile que son cavalier, Murat est là, se débattant avec son aisance coutumière au milieu des cosaques, qui même de leur lance, n'osent se frotter à ce sabre que le roi de Naples manie en virtuose.

Lejeune délivre l'ordre et, d'un coup de galop, retourne auprès de Sorbier au moment où son artillerie commence contre les lignes russes un tir à boulets, à mitraille, à obus qui les prend sur toute leur longueur. Peu de coups se perdent.

Les Russes ont été obligés de se concentrer dans la seule position qui leur fût restée – à la verticale du village de Gorki où est établie leur dernière redoute – que l'Empereur, a renoncé à faire attaquer.

Si cette position est encore défendue par une bonne artillerie magnifiquement servie, elle interdit, en revanche, tout déploiement des troupes. Ce sont donc des masses humaines qui vont s'offrir à la gueule des canons français, car ce ne sont plus les seules batteries de la Garde qui donnent de la voix: Napoléon les a fait appuyer par celles encore disponibles de toute l'armée. Pendant plusieurs heures, les Russes vont rester sous le feu ininterrompu de quelque quatre cents pièces, perdant ainsi sans pouvoir réagir des milliers d'hommes.

La Garde, selon l'expression en vigueur, ne « donna » donc pas.

Cette décision fut-elle la bonne?

On ne saura jamais quel eût été le cours des événements si le corps d'élite avait été lancé à l'assaut, de même que l'on ne saura jamais si le conseiller fut « timide » ou, au contraire, avisé d'exprimer une opinion que l'Empereur n'avait peut-être pas sollicitée.

Vers sept heures du soir, laissant son artillerie continuer d'harcéler les Russes, Napoléon revient à son quartier général installé sur la redoute de Schéwardino.

Le chirurgien wurtembergeois Roos le voit passer à quelques mètres de lui, avec sa suite, dans le ravin au bas duquel il a opéré toute la journée. L'Empereur va lentement, ce qui, pour Roos semble indiquer qu'il est tranquille et satisfait. Mais il ajoute aussitôt:

« Nous n'avions pas encore appris à lire sur ses traits sévères qui, dans toutes les circonstances, quelles qu'elles fussent, allaient toujours nous apparaître calmes et froids. »

### *Bivouac de l'Empereur*

Au-dessus du champ de bataille, un silence relatif commence à tomber. Il est presque total à neuf heures du soir: l'artillerie vient d'interrompre son œuvre de mort. Français et Russes luttent au corps à corps depuis quinze heures lorsque l'obscurité étendit sa miséricorde sur le carnage.

L'intendant général Mathieu Dumas – celui-ci est resté toute la journée auprès de l'Empereur et ne s'en est éloigné que pour visiter les ambulances avancées et veiller aux secours d'urgence à donner aux blessés – est mandé avec Daru auprès de Napoléon.

Ils le trouvent à son bivouac au milieu d'un carré de la Garde. On vient de lui servir un dîner frugal. Il est seul.

Napoléon les fait asseoir à sa droite et à sa gauche. Sa première question est pour les blessés. Il s'inquiète des dispositions qui ont été prises et sur les possibilités offertes par l'abbaye de Kolotskoï, à deux lieux du champ de bataille. À ce moment, il n'a pas encore pleine conscience de l'ampleur des pertes. Aussi, son premier soin sera-t-il de se rendre dès l'aube sur le lieu de l'affrontement.

Il s'assoupit pendant une vingtaine de minutes. Puis, comme s'il sentait la nécessité de justifier de n'avoir pas lancé la Garde dans le combat, il se tourne vers ses interlocuteurs:

« On s'étonnera que je n'aie pas fait donner mes réserves pour obtenir de plus grands résultats. Mais j'ai dû les conserver pour frapper un coup décisif dans la grande bataille que nous livrera l'ennemi devant Moscou ; le succès de la journée était assuré; je devais songer au succès de la campagne, et c'est pour cela que je garde mes réserves. »

Mais plus encore que la mise en réserve de la Garde, c'est l'inaction (relative) de Napoléon qui a suscité le plus d'étonnement – et de mécontentement – chez certains des acteurs de la tragédie.

« Nous étions peu satisfaits, et nos jugements étaient sévères ».

Par cette phrase, qui résume les interrogations de tous, que reproche donc Lejeune à Napoléon ?

Apparemment, de ne pas avoir retrouvé à la Moskova l'homme d'Austerlitz, de Friedland, d'Eylau, d'Essling, de Wagram; de l'avoir toujours aperçu, au retour de ses missions, suivre le déroulement de la bataille dans sa lunette, de ne pas avoir eu « le bonheur de le voir, comme autrefois, aller électriser par sa présence, les points où une résistance trop vigoureuse prolongeait le combat et rendait le succès douteux...C'était avec une apparence de calme qu'il avait suivi les différentes péripéties de cette terrible tragédie... »

Étrange reproche tout de même, car n'est-ce pas une bonne chose pour tous que, dans une bataille aussi complexe, aussi titanesque, aux implications si nombreuses, le chef fasse montre de cette « apparence de calme » dont Lejeune croit devoir faire grief à Napoléon?

Mais il fait aussitôt amende honorable en écrivant:

« Nous ignorions que Napoléon fût souffrant »

Tandis que lui et ses camarades s'engourdissent dans un néant sans songes, Napoléon, « ce chef que nous accusions », continue de veiller, de calculer et de prendre ses dispositions pour le cas où les Russes décideraient de reprendre le combat, car les nombreux feux qui palpitent dans l'obscurité lui donnent à penser que les Russes campent sur leurs positions et qu'ils n'ont nulle intention de céder le terrain.

Trois heures avant l'aube, on vient secouer Lejeune de son sommeil pour le conduire auprès de Napoléon:

« Allez trouver le vice-roi [Eugène], faites avec lui une reconnaissance de la ligne russe qu'il a devant lui, et venez de suite m'informer de ce qui se passe. »

### *Camp russe*

Napoléon avait raison de ne pas dormir.

Quand les éclaireurs envoyés par Koutousov au-delà de la Kolotscha pour observer ce qui se passe dans le camp de l'ennemi, lui rapportent que les chaînes d'avant-postes françaises se trouvent bien au-delà du village de Borodino, Koutousov en a déduit que Napoléon a fait rétrograder son armée.

Il est donc décidé à reprendre l'offensive au matin.

Mais, comme son adversaire, le généralissime russe a pris la mesure des pertes effroyables subies par son armée. Il sait que la Garde Impériale n'a pas été engagée; il sait que s'il livre une nouvelle bataille avec son armée décimée, elle peut tourner au désastre, aggraver ses pertes sans, pour autant, permettre de bloquer la route de Moscou à Napoléon.

D'autre part, le vieux renard a discerné l'avantage psychologique qu'il peut tirer d'un abandon du champ de bataille avec une armée, certes battue, mais que Napoléon s'est abstenu d'écraser.

Avec un communiqué *ad hoc*, il sera même possible de faire croire à une authentique victoire.

Aussi, dès que les canons se sont tus, des aides de camp sont-ils partis ventre à terre vers Saint-Pétersbourg et Moscou.

Les premiers portent dans leur sacoche un message dans lequel Koutousov explique au tsar que, des deux côtés, les pertes ont été énormes, mais que celles des Français sont plus importantes que celles des Russes – ce qui est faux –, que les troupes de Sa Majesté ont combattu avec une incroyable bravoure et que l'ennemi, malgré sa supériorité numérique, n'a pu gagner un pied de terrain – ce qui est tout aussi faux, et, pour justifier qu'il décampe en laissant la moitié de ses effectifs sur le carreau, il explique que l'armée, après avoir bivouaqué

sur le champ de bataille, se retire vers Mojaïsk pour se réorganiser et se renforcer des milices moscovites. Enfin, prudent, il prend soin de préciser :

« Au demeurant, Votre Majesté Impériale daignera sans doute accorder que ce sont là les conséquences inévitables de la perte de Smolensk et de l'état de désorganisation dans lequel j'ai trouvé l'armée. »

Les seconds acheminent au gouverneur de Moscou, Rostopchine, un message presque similaire dans lequel Koutousov demande qu'on lui envoie d'urgence des troupes de renfort.

À onze heures du soir, les ordres partent vers les différents corps d'armée: retraite immédiate.

La première à abandonner le terrain est l'artillerie, qui se met en mouvement vers une heure du matin. Trois heures plus tard, le reste des troupes suit. Direction: Mojaïsk.

Malheureusement, le mensonge russe – « Après la bataille si sanglante, quoique victorieuse pour nous... » – arriva à Saint-Pétersbourg avant la vérité de Napoléon: le 11 septembre, jour de la fête de saint Alexandre Nevski. Les autorités profitèrent de la solennité de la messe, dite dans le monastère du même nom en présence du tsar, de son frère Constantin, des deux jeunes grands-ducs Nicolas et Michel, et de la grande-duchesse Anna Pavlovna, pour divulguer l'heureuse fausse nouvelle. Elle s'envola de Saint-Pétersbourg, s'enfla, devint une victoire décisive que des dépêches acheminèrent dans toutes les monarchies européennes, qui, subjuguées – et dupées – pavoisèrent.

Le tsar récompensera, et c'est la moindre des choses, en leur octroyant la somme de cinq roubles, tous ces pauvres diables que l'on avait saoulés pour les faire se battre avec fougue: les Français, et ce fut une aubaine pour eux, trouvèrent, dans les redoutes abandonnées, d'innombrables tonneaux de vodka remplis de biscuits généreusement imbibés – l'observation est du grenadier à cheval de la Garde Impériale, Lecoq.

Quant à Koutousov, il se verra allouer la somme rondelette de cent mille roubles et décerner la dignité de... feld-maréchal!

La promotion à l'imposture.

Avant de quitter son champ de victoire, le « sauveur de la Russie », écrit à son épouse un billet tout aussi mensonger que les dépêches adressées au tsar et à Rostopchine:

« Je me porte bien mon amie; je ne suis pas battu; j'ai gagné la bataille avec Bonaparte »!!!

### *Quartier général de l'Empereur*

Protégés par une nuit, décrite comme « excessivement noire », mais plus pour longtemps car l'aube est proche, et avec une escorte réduite pour ne pas éveiller l'attention des vedettes russes, Eugène et Lejeune sont parvenus au pied des hauteurs de Borodino, encore occupés par les Russes.

Un court instant, l'indiscrétion d'un rayon de lune projetant une lumière blême sur les positions ennemies, donne aux deux hommes la réponse à la question de Napoléon.

De retour de mission, Lejeune informe Napoléon:

« Sire, les armes des sentinelles que nous avons vu briller, ne sont pas des baïonnettes, mais des lances. Il semble que le général Koutousov ait laissé la garde de son terrain à des Cosaques. »

L'Empereur comprend aussitôt le sens du message: l'armée russe bat en retraite, ce qui lui est confirmé par d'autres reconnaissances de cavalerie légère.

Il ne peut plus en douter: la bataille de la Moskova est bien une victoire pour ses armes.  
Mais une amère victoire.